Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 72 — 19 mai 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

ENCORE UNE MANŒUVRE FRANQUISTE

MALGRE la morgue avec laquelle la presse espagnole répond aux manifestations internationales, protestant contre l'exécution de Julian Grimau, le gouvernement franquiste semble chercher, une fois encore, le moyen de donner le change au monde libre en ce qui concerne son système de justice.

Il serait utile, peut-être, de faire un peu d'histoire. Cela donnera un éclairage singulier aux faits que nous voulons commenter.

Quant la Commission internationale de juristes publia son fameux rapport, le ministre d'information du gouvernement de Franco, M. Fraga Iribarne, ainsi que son collègue le ministre de la justice, poussèrent de hauts cris, affirmant énergiquement que tout ce que disait la Commission au sujet de la juridiction militaire était absolument faux. La Commission se limitait à déclarer « que la juridiction spéciale militaire exerce une influence importante sur le pouvoir judiciaire, situant en dehors de la compétence des tribunaux ordinaires certains domaines essentiels de la vie sociale ». Il soulignait l'autorité du Caudillo sur ces tribunaux et sur les officiers de la justice militaire, puisqu'il est commandant en chef des forces armées.

Les faits sont venus ratifier le rapport des juristes. C'est effectivement avec les articles du décret de 1940, qui chargeait les juges militaires de la répression « de la maçonnerie et du communisme », que l'on a condamné à mort Grimau ET C'EST CE DECRET QUE MAINTENANT LE FRANQUISME VEUT ABOLIR. M. Fraga Iribarne, qui n'a rien ajouté au laïus de sa conférence de presse, protestant contre le rapport (malgré la promesse d'une « plus ample réponse » en temps voulu) aura du mal à se mettre d'accord avec lui-même, puisque ce décret, dont il niait l'existence, était toujours en vigueur.

La manœuvre franquiste que nous voulons dénoncer est la suivante : Le fameux décret instituant les tribunaux militaires comme juridiction chargée de réprimer « la maçonnerie et le communisme » sera dérogé, puisque telle a été la décision du dernier conseil des ministres franquiste. Mais on créera une Cour spéciale de justice qui jugera les mêmes faits et, qui plus est, des juges militaires continueront à juger ceux qui seront accusés « d'actes de terrorisme ». Connaissant, comme nous les connaissons, les procédés du franquisme, nous savons pertinemment que pourra être qualifié d'acte de terrorisme n'importe quelle manifestation d'opposition au régime, depuis le bris de vitrines, jusqu'à la pose d'un explosif, en passant par le mouvement de grève non agréé... dans un pays où le droit de grève n'existe pas.

L'opinion internationale risque d'être quelque peu déroutée, si elle ne se rend compte du jeu du franquisme et si elle ne voit pas la manœuvre par laquelle on dira : « Voilà : nous venons de liquider le dernier résidu des lois d'exception rédigées dans les premiers temps du mouvement. Grimau aura été le dernier accusé jugé par ces tribunaux d'exception... » Mais des nouveaux tribunaux d'exception seront remis immédiatement en vigueur, et les juges militaires, après avoir jugé des centaines et des milliers d'accusés, dont près d'une centaine les mois derniers, Grimau étant le seul condamné à mort (600 ans de prison ayant été « généreusement » octroyés à beaucoup d'autres) continueront à juger et à condamner comme bon leur semblera et dans les mêmes conditions que dans le passé... sans pour autant que le décret de 1940 couvre ces basses besognes.

Voilà la sinistre comédie dont nous sommes spectateurs et témoins.

Que la Ligue des Droits de l'Homme, que la Conférence de l'Europe occidentale, que la Commission d'aide des Internationales, que tous les organismes qui essaient d'arracher des victimes au franquisme ne se laissent pas leurrer : Rien n'a changé dans la procédure judiciaire franquiste. Et les opposants au système, communistes, socialistes, anarchistes, syndicalistes, catholiques, démocrates, peu importe, seront impitoyablement persécutés et condamnés. Et quand on ne pourra les faire comparaître devant quelque tribunal d'exception, en dernier recours on pourra toujours les précipiter du troisième étage d'une prison, comme on vient de faire mourir, à Jerez de la Frontera, le jeune écrivain espagnol Manuel Moreno Barranco, auteur d'un roman, écrit en France, « Arcadia Feliz », qui n'a pas eu l'heur de plaire au franquisme.

On se demande devant quel tribunal, avec quelle loi et sous quelle peine, pourront être jugés les militaires qui se soulevèrent, le 18 juillet 1936, contre le gouvernement républicain et le peuple espagnol et réalisèrent des actes de terrorisme entraînant la mort d'un million d'hommes, femmes et enfants, livrant en plus le pays à l'occupation étrangère.

Voilà un aspect que devra examiner de très près une nouvelle Commission de juristes.

NASSER N'EST PAS LE SEUL MAITRE du nouveau panarabisme

L'élément de la situation au Moyen-Orient qui, ces jours-ci, reçoit le plus de publicité, semble être sans conteste le retour du spectre du panarabisme.

Ce courant avait connu au lendemain de la seconde guerre mondiale un semblant d'expression politique avec l'apparition de la Ligue arabe. Il s'était ensuite affirmé sous la forme du nassérisme apparemment triomphant, du temps de la formation de la République arabe unie sous les espèces de l'union syro-égyptienne de 1958, suivie de près par l'association du Yemen à la RAU. Puis était venu un déclin, parallèle à une baisse du prestige du Raïs.

Mais, le panarabisme qui tient maintenant la manchette est assez loin de présenter un aspect aussi « monolithique » que son prédécesseur immédiat, avec lequel il n'est cependant pas sans présenter de points communs.

En effet, la vague panarabe actuelle, marquée par l'instauration de nouveaux régimes en Irak et en Syrie, ainsi que par l'intervention égyptienne au Yémen, comprend certes le nassérisme parmi ses éléments essentiels; mais, précisément, le fait nouveau, c'est qu'à ce sujet ce soit maintenant le pluriel qu'il faille utiliser. En effet, au pilier « nasserisme » répond maintenant le Baath, « parti socialiste de la Renaissance arabe », sans compter l'apparition d'Alger comme autre pôle du monde politique arabe.

Le Baath, fondé en 1940 par un Syrien, Michel Aflak, vise depuis sa fondation l'unité arabe. L'influence de ce parti, dont la structure n'est pas sans évoquer celle d'une société secrète, a marqué surtout la Syrie, l'Irak et la Jordanie. Il a été l'instrument principal au niveau syrien, de l'union de l'Egypte et de la Syrie, en 1958, et pour lui Nasser était alors l'agent de la Providence.

MARCHÉ DE DUPES

Cette intégration ayant, dans une grande mesure, abouti à une exploitation pure et simple de la Syrie par les Egyptiens, les Baathistes, brûlant ce qu'ils avaient adoré, se tournèrent contre Nasser. Depuis lors, le Baath s'est divisé.

Un groupe dirigé par M. Akram Haurani, est resté hostile à Nasser. Un autre, sous la houlette de Michel Aflak, s'est rapproché du Raïs, tout en comptant bien ne pas de nouveau tirer les marrons du feu pour Le Caire. Ce groupe vise l'unité arabe, même faite en coopération avec d'autres que lui-même. Mais, il espère qu'un jour il prendra le pouvoir dans tout le monde arabe et il croit que c'est seulement à cette condition que la future unité arabe pourra s'affermir.

Il semble ainsi qu'on ait affaire à une réédition du « J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer », mais, de part et d'autre, l'étouffement ne sera peut-être pas si facile à effectuer.

En effet, l'implantation du Baath en Egypte semble à peu près nulle, et en Irak les Baathistes doivent partager le pouvoir avec une faction nassérienne. Du point de vue de Nasser, les coups d'Etat de

PAR JOGUES GIRARD

Bagdad et de Damas ont apporté une diversion utile à la tension qui se manifestait depuis quelque temps en Egypte, ainsi qu'à l'enlisement de l'expédition envoyée par le Bikbachi au Yémen. De toute façon, nécessité aidant sans doute, on semble de part et d'autre bien résolu à faire montre de souplesse.

Aussi tout en arrivant à une certaine forme d'union entre l'Egypte, la Syrie et l'Irak, on prend maintes précautions, à commencer par des tentatives de retirer du flanc du « lion » panarabe ces deux épines que sont les questions yéménite et kurde.

SI LE GRAIN NE MEURT

Quant aux circonstances qui ont amené ces coups d'Etat, il semble qu'il s'agisse, dans une assez grande mesure, d'un procès-sus de « pourrissement naturel » dans les deux cas. Ce qui, bien entendu, n'exclut pas qu'ait joué quelque catalyseur, tel la CIA, comme veulent certaines rumeurs.

En Syrie, le gouvernement Khaled El Azem, dont sept mnnistres, baathistes antinassériens et frères musulmans avaient démissionné fin janvier, ne faisait plus guère que persévérer dans son agonie. L'intervention de l'armée, jointe à l'appui populaire dont semble disposer le groupe de M. Aflak en Syrie, ne devait rencontrer que peu de résistance.

En Irak, l'isolement de Kassem, du moins par rapport aux éléments organisés de la population (car il ne faudrait pas oublier que pendant que se déroulaient les combats qui ont marqué sa chute, Kassem, quêtant un appui, se faisait acclamer dans les quartiers pauvres de Bagdad), rendait son renversement inévitable.

Que, par ailleurs, les mesures désagréables aux intérêts de l'Irak Petroleum Company, qu'a prises Kassem pendant ces derniers mois d'exercice de la dictature aient pu provoquer l'ire du cartel des pétroles et ce qui pourrait s'ensuivre, il ne s'agirait peut-être là que de la goutte qui fait déborder le vase.

L'ampleur de la répression anticommuniste à laquelle se livre le régime du maréchal Aref, colonel jusqu'au coup d'Etat, pourrait apporter un argument tant pour cette hypothèse qu'en faveur d'une autre, pas nécessairement contradictoire avec la première : la première nouvelle à l'effet que le nouveau régime irakien ne représenterait pas une menace côté pétrole n'est-elle pas venue de Washington alors que par ailleurs on n'avait sur les événements d'Irak d'autres sources d'information que Radio-Bagdad, qui ne disait mot sur le sujet ? Conjectures, bien sûr.

AUTONOMIE KURDE

Par contre, ce qui n'est pas de l'ordre de la conjecture, c'est le fait, établi par M. Eric Rouleau, du quotidien parisien « Le Monde », que ceux des auteurs du coup d'Etat du Bagdad qui sont du Baath, ont entrepris dès février 1962 d'obtenir au moins la neutralité bienveillante des Kurdes qui étaient en rébellion contre Bagdad. Pour prix de leur bienveillance, les dirigeants kurdes, le mollah Barzani en tête, demandèrent et obtinrent la reconnaissance du principe de l'autonomie des Kurdes. Le coup d'Etat accompli, rien ne vint d'abord en ce sens. Les Kurdes, furieux, se faisaient répondre par les Baathistes que c'était la faction pro-nassérienne qui ne voulait pas, que l'autonomie pour les Kurdes, cela ferait mau-

(Suite en page 2.)

APRES L'EXECUTION DE JULIAN GRIMAU

Des prêtres Genèvois s'adressent au Général Franco

On nous communique cette lettre adressée au chef du gouvernement espagnol :

Excellence,

Les prêtres soussignés, émus par les événements récents relatés par la presse, expriment leur douleur et leur indignation à la suite de l'exécution de Julian Grimau, condamné selon des normes incompatibles avec une véritable justice.

En outre, ils regrettent que, bafouant l'esprit de l'Evangile, vous ayez refusé une mesure de clémence. Ils regrettent d'autant plus que le gouvernement espagnol se réclame du nom de catholique.

Signé : Denis Baud, Paul Beffa, Livio Bordin, Paul Blanc, Etienne Bouchardy, Etienne Brun, Alfred McCarthy, Jean-Jacques Chavaz, Marcel Châtelain, Jean Chevallier, Pierre Chillier, Marie-Martin Cottier, Maurice Delaloye, Robert Demély, Jean Deshusses, Charles Devaud, Etienne Dousse, Emile Durovenoz, Fernand Duvillard, Fernand Emonet, Edmond Gschwend, Jean Jobin, Louis Jobin, Jean Kaelin, Jean de la Croix Kaelin, Lucien Mauris, Léon Mauron, Pierre Mina, François Moret, Jacques Perroux, Jacques Rey, Gabriel Rime, Charles Rossi, Pascal Rywalski, Jacques Saillet, Matthieu Simonin, Florin Spescha, René Stauffer, Jean Turini, Pierre Vermot, Pierre Vuichard, André Z'graggen.

Genève, 24 avril.

Ces prêtres ont-ils oublié que, selon le cardinal-Primat d'Espagne au moment du soulèvement franquiste. « les fleurs de l'Evangile » devaient sortir « de la bouche des canons » qu'il bénissait ?

Le cardinal-Primat n'est pas le même. Mais Franco et l'Eglise espagnole n'ont pas changé.

CONFERENCES PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES

A PERPIGNAN

Organisé par la Fédération *Francisco-Ferrer* des Pyrénées-Orientales, aura lieu à Perpignan, le 18 mai, à 21 heures, salle Arago, par le camarade LAS VERGNAS.

Pour le sujet, consulter les affiches.

ARGELES-SUR-MER

Le dimanche 19, en matinée, à 15 heures, salle des fêtes, LAS VERGNAS traitera le sujet « *Pourquoi j'ai quitté l'Eglise* ».

Camarades, par le présent communiqué vous êtes invités à participer, si vous croyez d'utilité combattre l'opium du peuple.

Le Secrétaire à la Propagande.

A LA GALERIE DE CRIMINELS CELEBRES

— Il est digne de figurer parmi nous.

COMMENTAIRES

Dia tras dia

Sobre un film discutido

MUCHO se ha dicho y escrito sobre el film «Mourir à Madrid». Ha habido comentarios muy duros: los del compañero Joyeux en «Le Monde Libertaire» y de la hoja del grupo «Spartacus». Ha habido elogios desmesurados, publicados en «L'Express» y otros periódicos y revistas.

Deseamos hacer un comentario realmente objetivo para un film que no lo es por completo. Pero no queremos hacer responsable a Rossif de una falta de objetividad en la que podemos tener nosotros nuestra parte de culpa, sino por acción por omisión.

El film, como requisitoria contra el franquismo, como esfuerzo de simpatía y de compresión de la lucha librada contra el fascismo en España, es un buen film. Con todos sus defectos, ojalá cada semana pasaran otros como él en las pantallas de Francia y del mundo.

Aparecen todas las complicidades del fascismo alemán e italiano con la causa franquista; todas las cegueras y cobardías de las democracias, abandonándonos a nuestra suerte, unos por temor a una generalización de de la guerra, otros por temor a una generalización revolucionaria. Aparecen las responsabilidades franquistas en el levantamiento faccioso y el heroismo del pueblo de Madrid, en los días de noviembre 1936/ Aparecen todas las brutalidades del franquismo, sus crímenes, la siniestra conjunción establecida entre el Ejército, la Iglesia, las derechas y los grandes terratenientes contra el pueblo y su lucha por mejorar de condición y por empujar revolucionariamente a la República. Aparece el éxodo patético del país vasco, de Málaga y al fin de Cataluña, ganando la última frontera que nos quedaba para salvar nuestras vidas. Hay escenas emocionantes, que anudan las gargantas de los que las vivimos e incluso de los que no las vivieron.

Esto es todo lo que hay, honesta e imparcialmente reconocido. Ahora tenemos derecho a decir lo que no hay, o lo que, queriendo servir la causa del antifascismo español, mejor la perjudica. Por ejemplo: dar tanta importancia a la intervención comunista y a las de las Brigadas internacionales en la guerra de España, es justificar las múltiples, constantes, reiteradas afirmaciones de Franco. Y es, además, tergiversar la historia. A Madrid no lo salvaron las Brigadas. Ni el Batallón Dímitrof, ni el Thaelman, ni el Garibaldi, ni ninguno, estaba completamente organizado en los días cruciales que van del 3 al 20 de noviembre. A Madrid lo salvó... Madrid, el pueblo que gritaba: ¡Viva Madrid sin gobierno!... que no era comunista, sino sindicalista y libertario. Las Brigadas internacionales vinieron luego, relevaron à la División Durruti en la ciudad Universitaria.

¿Por qué hacernos ver, durante un rato, la efigie de Calvo Sotelo, vivo y muerto, — en montaje fotográfico — y no reproducir ninguna fotografía de Durruti, QUE MURIO EN MADRID, como no han muerto en Madrid algunas figuras que «Mourir à Madrid» destaca? ¿Por qué no dedicar ni una palabra, admitiendo que faltaran los documentos filmados, al esfuerzo de las industrias de guerra, a las colectivizaciones industriales y agrícolas, realizaciones del pueblo, de ese pueblo que, a la vez que luchaba, construia? Al margen de lo que hacian los políticos en la retaguardia, habia lo que hacian los trabajadores, de lo que no se dice palabra.

¿Por qué no aludir a los sucesos de Mayo, ni decir nada de los últimos, terribles y patéticos días de Madrid? La figura de Unamuno es gloriosa y ejemplar .Pero creemos, a fuer de imparciales, que la actitud y la muerte de Besteiro, merecian aunque sólo fuesen mencionarlas.

¿Por qué decir que la batalla de Guadalajara, en la que fueron vencidos los italianos, la ganaron las fuerzas de Lister y las Brigadas, cuando fueron las de Mera y El Campesino... que desaparece como por encanto en este film, como si no hubiera existido nunca?

¿Por qué aprovechar la multitud que asistió al entierro de Durruti, del que ni se hace mención, presentandola utilizada en uno de esos movimientos de masas, tan caros al sentido de espectacularidad de los comunistas?

¡Dirá Rossif que nosotros no le facilitamos documentos! Por desgracia, nosotros sólo supimos luchar, trabajar, morir: no supimos prepararnos la publicidad para el mañana. Nuestros hombres — y nuestras mujeres — en lo último que pensaban era en hacer películas. Por esto faltan los documentos filmados que Rossif ha encontrado en Rusia y en Alemania del Este, facilitados por los archivos comunistas.

Porque comprendemos sus dificultades informativas, porque sabemos que, al final de cuentas, es un periodista que ha hecho un documental, no un sociólogo o un historiador preocupado por la autenticidad histórica, creemos exagerados y casi injustos muchos de los reproches que se le han hecho. Pero si realmente no está influenciado por ningún grupo político — queremos creer que no — si mañana hace otro documental sobre España, aprovechando el material muy estimable acumulado en «Mourir à Madrid», creemos que haria bien en sustraerse a los «digest» que pueden haberle presentado y en colmar los vacíos que honradamente le señalamos. Que no son los únicos.

Y repetimos, sin desestimar lo que hicieron las Brigadas Internacionales en España, darles tan desmesurada importancia, haciendo depender de ellas todas las victorias de la República y de su retirada la pérdida de la guerra, es convertir la contienda de España en una lucha entre extranjeros sobre el suelo español: italianos y alemanes de un lado, rusos y voluntarios internacionales por otro. ¡Y no fué eso, señor Rossif, no fué eso!

Terminemos. Pese a todo, «Mourir à Madrid» es un film que sirve la causa del antifranquismo, aunque hubiera podido servirla mejor, sin que por ello Rossif y Athos Films hubiesen perdido dinero.

Federica MONTSENY.

Nasser n'est pas le seul maître...

(Suite de la page 1.)

vaise impression dans les autres pays arabes, etc. Mais aussi bien Nasser que Ben Bella s'étant par la suite prononcés en faveur de pareille mesure, elle a fini par être proclamée cette semaine. Quant à ses modalités, il faudra peut-être des années pour les déterminer...

Cependant, cette ébauche de règlement de la question kurde en Irak peut engendrer des difficultées sérieuses en Turquie et en Iran surtout, étant- donné l'importance des minorités kurdes en ce pays.

Enfin, dans le cas du Yémen, les Egyptiens voudraient bien se tirer du guêpier où leur intervention les a mis. Washington s'y efforce de les y aider, en manœuvrant pour aboutir à la fois au retrait du Yémen tant des Egyptiens que de l'aide apportée à l'Imam Badr par l'Arabie séoudite et la Jordanie, à la consolidation du régime républicain yéménite et à la survie des monarchies jordanienne et séoudienne.

Ante la eventual revisión o prórroga del tratado firmado en Septiembre 1953

entre los E.E.U.U. y el gobierno del general Franco

NI RUSIA ESTA
CONTRA FRANCO
NI ESTE CONTRA RUSIA

El 25 de septiembre de 1955, el Sr. Molotov, a la sazón ministro de Asuntos Exteriores de Rusia, en ocasión de una de sus estancias en Nueva York, estableció el primer contacto oficial entre los dirigentes soviéticos y la prensa franquista, concediendo una interviú exclusiva al corresponsal del órgano de Falange, « Arriba». En tal ocasión, el Sr. Molotov declaró — dando una palmadita en la espalda al furibundo fascista que era el tal corresponsal — *«que el pacto de segu- « ridad colectiva europeo propuesto « por su gobierno en la O.N.U., « comprendía también a España.* »

De otra parte, en la primavera del 54 (nótese que esto sucedía después de que EE. UU. hubiera firmado el tratado con Franco), Rusia devolvía a España 285 prisioneros de la División Azul que habían combatido contra los aliados en las filas de Hitler en el frente ruso.

En la primavera de 1955, dos representantes del gobierno soviético estuvieron en Madrid, delegados al congreso internacional de la industria química, al que asistieron normalmente, y fueron despedidos en el aérodromo de Barajas de manera muy efusiva — detalle curioso — por algunos ex-combatientes de la División Azul y por una delegación de Falange.

En lo que concierne a las relaciones comerciales entre España y los países del Este, los datos que a continuación reproducimos son de por sí lo suficiente edificantes.

Entre 1954 y 1955, los intercambios comerciales entre España y los países del bloque soviético se desarrollaron prodigiosamente. (Nótese que esto también acontecía después de la firma del tratado). España importó 200.000 toneladas de carbón polaco, a cambio de 300.000 toneladas de hierro español. En julio de 1954, Hungría y Checoeslovaquia hicieron intercambios comerciales con España sobre bases extraordinariamente favorables a ésta. España exportó 365.979 pesetas-oro de vinos a Hungría, sin comprarle nada en contrapartida, y 284.867 pesetas-oro de conservas de pescado a Checoeslovaquia, comprándole, en cambio, el valor de 30.610 pesetas-oro de productos diversos.

Entre 1957 y 1958, la España de Franco realizó intercambios comerciales con Rusia por valor de 266 millones y medio de pesetas; con Checoeslovaquia por valor de 2 millones 900.000 pesetas y con Bulgaria, por valor de más de 17 millones de pesetas. En el mismo período realizó también intercambios comerciales con Hungría, con Polonia y con Yugoeslavia, exportando casi siempre productos alimenticios a cambio de materias primas.

Según el informe publicado en octubre del 61 por el Banco de Bilbao, los intercambios comerciales efectuados entre la España de Franco y los países comunistas alcanzaron, en el curso de dicho año, las proporciones siguientes:

PAIS	Import.	Export.
Cuba	*436,57*	*225,38*
Albania	*0,01*	*0,04*
Alemania del E.	*130,13*	*111,09*
Bulgaria	*17,16*	*32,63*
Checoeslovaq.	*114,64*	*179,14*
Hungría	*25,38*	*58,89*
Polonia	*187,19*	*100,29*
Rumania	*65,95*	*71,91*
U.R.S.S.	*70,06*	*118,54*
Yugoeslavia	*94,98*	*153,30*
TOTALES	*1.142,07*	*1.051,21*

(Las cifras indican millones de pesetas).

En Julio del 59, «Arriba» publicaba en facsímil las subvenciones otorgadas por Rusia a los partidos comunistas extranjeros, resultando el siguiente cuadro:

	Mill. dól.
Alemania occidental	*60*
Argelia	*10*
Argentina	*30*
Cuba	*10*
India	*300*
Japón	*150*
Marruecos	*3*
Portugal	*1,8*
Turquía	*10*
Unión Surafricana	*6*
Estados Unidos	*80*
España	*5*

Los datos que anteceden ofrecen dos constataciones:

1) Que el esfuerzo que el comunismo internacional realiza para el desarrollo de sus actividades en España, no es muy enorme, comparado con el que hace respecto a otros países.

2) Que sí, pese a ello, obtiene excelentes resultados y el peligro comunista persiste y se acrecienta, como afirma Franco, es la prueba evidente de que el régimen franquista es mucho más permeable a la infiltración comunista que el de los Estados Unidos, pongamos por caso, y es a causa de ello que el comunismo no le es necesario invertir mucho dinero para sus actividades en España.

Que el régimen de Franco es sumamente permeable a las infiltraciones comunistas está fuera de dudas. El comunismo encuentra siempre mejores condiciones de desarrollo allí donde no pueden manifestarse libremente las organizaciones libertarias o democráticas. De ahí el interés de los comunistas en que dichas organizaciones no se reconstituyan. La existencia del régimen de Franco en España, viene, pues, a los comunistas, como anillo al dedo. Y EE. UU., en eso, mediante su apoyo a Franco, les hace el juego a maravilla, creyendo combatirles. De las declaraciones de los propios comunistas españoles se desprenden tales conclusiones. En una encuesta realizada recientemente por su revista «Nuestra Bandera», núm. 34, se declaran abiertamente opuestos a la reconstitución de las sindicales clásicas y favorables a operar como grupos de oposición, en el seno de los sindicatos verticales. Lo cosa está más que clara. Los sistemas y organizaciones más permeables a la infiltración comunista son aquellos que están hechos a su imagen y semejanza, es decir, que son de carácter totalitario, como los suyos.

Ya en el año 1959, el señor Sulzberger, en el «New York Times», señalaba este peligro, diciendo: « *Los gobernantes de EE. UU. han « entregado 1.500 millones de dó- « lares a España (1), un país arrui- « nado, bajo el pretexto de cerrar « el paso al comunismo. La opera- « ción se ha saldado por un acre- « centamiento de la influencia co- « munista en España, cuyo partido « es actualmente más fuerte que « nunca, desde 1937-1938, y sus « agentes se infiltran en los sindi- « catos obreros, en los grupos estu- « diantiles, en la policía, en el « ejército e incluso en la Falange. « España comercia con Rusia y esta « última ha llegado incluso a so- « licitar el restablecimiento de re- « laciones diplomáticas con Espa- « ña.* »

La Falange, o por lo menos una fracción influyente de ella, ha correspondido ya de modo favorable a esa oferta. El Círculo «José Antonio» acaudillado por González Vicén, publica un Boletín titulado «Es Así». En el primer número, aparecido muy recientemente. González Vicén que fué Jefe de la Guardia del Caudillo, escribe: «*Re- « clamamos el restablecimiento de « las relaciones diplomáticas con la « U.R.S.S., pues resulta absurdo « que los EE. UU., Francia y otros « países tengan un Embajador en « Moscù y que nosotros seamos los « solos a negar su existencia diplo- « mática* ».

Mas, no se crea que son so'amente los subalternos de Franco quienes se pronuncian en sentido favorable al régimen soviético. Es también el propio Franco quien ensalza sus estructuras y sus realizaciones. He aquí un botón de muestra. En el famoso discurso de Escombreras (octubre de 1957), dijo Franco: «Quiero hoy señalar la importancia, y subrayar los dos aspectos de la lección que nos proporciona el lanzamiento del primer satélite artificial. Sobre el plan político, no podemos minimizar la importancia que reviste el hecho para una nación, sea cual sea, de haber llegado a lanzar el primer satélite artificial. Esto no hubiera podido tener lugar en la vieja Rusia. Era forzoso que se realizara en la Rusia nueva. Las grandes obras exigen, para su éxito, la unidad política y la disciplina. Que ello nos guste o no, tal acontecimiento no hubiera podido realizarse en un país dividido y en desorden. La organización de la ciencia y de la investigación, la dirección, el estímulo y la impulsión orientadas siempre en el mismo sentido, son indispensables para triunfar de todas las dificultades. »

« En lo que nos concierne, tampoco hubiéramos podido construir la refinería de Cartagena, las grandes centrales, etc., si nos hubiera faltado la unidad política indispensable que da la continuidad, la unidad, la autoridad y la eficacia».

Como puede apreciarse, por definición del propio Franco, su régimen y el de Kruschef son similares.

Pese a todo ello, Franco y su régimen pretenden hacerse pasar por campeones de la lucha contra el comunismo. La verdad es que nada hacen para contrarrestar la propaganda comunista, como lo prueba el hecho que «Radio Nacional Independiente», que emite desde Praga, puede ser captada perfectamente por los radio-escuchas españoles y escuchadas sus emisiones sin ninguna dificultad, cuando tan fácil sería al régimen entorpecer su audición.

De cualquier modo, sin recurrir a un razonamiento lógico demasiado riguroso, nos vemos obligados a llegar a la siguiente conclusión: *Si la «Cruzada» se hizo — según dice Franco — para cerrar el paso al comunismo en España; si el régimen franquista se instauró para contrarrestar el peligro comunista, y si, tras 24 años de dominación total, por parte de ese régimen, todavía se sigue invocando la existencia del mismo peligro, es la prueba evidente de que el sistema imperante no es el más adecuado para combatir el peligro que, al parecer, motivó su instauración.*

Pero si todavía tenemos en cuenta que dicho peligro comunista no es cierto que existiera en España antes del 36; que es mentira que el régimen republicano estuviese vendido a Moscú; que es precisamente la sublevación fascista lo que motivó la intervención de Rusia en España y que es a partir de ese instante, hasta el momento actual, que el comunismo crece, se desarrolla y gana influencia constantemente, habremos de convenir que la terapéutica franquista, no solamente es contraproducente para combatir el peligro comunista, sino que es precisamente su aplicación la que ha creado dicho peligro.

El mismo fenómeno se produce con el apoyo de los norteamericanos a Franco. El comunismo, de este hecho, tiene campo abonado para desarrollar sus campañas antiamericanas en España, puesto que Norteamérica aparece como aliada de Franco. El razonamiento del pueblo es simple: Nosotros — dicen las gentes sencillas — estamos en contra de Franco. Norteamérica está a su favor y Rusia en contra. Entonces el pueblo se hace el siguiente razonamiento:

Los amigos (EE.UU.) de mis enemigos (Franco) son mis enemigos.
Los enemigos (U.R.S.S. y P.C.E.)

(Suite en page 3.)

REPORTAGES

Impresiones de un viaje a Méjico

Los primeros meses del año 1939, fueron para nosotros, como para los demás exilados españoles, periodo de angustia y ansiedad sin límites.

Angustia originada por las múltiples razones inherentes a nuestra injusta y humillante situación de traicionados por la conciencia universal.

Ansiedad, porque tras los tenebrosos horizontes, allá en las inmensidades oceánicas, aparecía el nombre mágico de un país maravilloso, de un país, que, ya en tiempos lejanos, fascinara las imaginaciones de los aventureros hispanos, ansiosos de riquezas, y que ahora volvían a ofrecerse a nosotros, idealistas en trance, con la resplandeciente promesa de «Tierra y Libertad», divisa del mártir revolucionario Emiliano Zapata, hoy convertida en incontestable lema nacional.

Méjico habíase actualizado de tal forma en nuestra mente infantil que en más de una ocasión (soñando despierto) nos veíamos a caballo de un brioso corcel, atravesando veloces las extensas praderas, dando caza a un rebaño de vacas en desbandada. Mas la explosión de la guerra debía tirar estas pueriles ilusiones por tierra.

Hacía solamente unos días que habíamos visto marchar hacia el Nuevo Mundo a íntimos compañeros y no podíamos por menos de envidiar su suerte. Nosotros nos sentíamos frustrados; más aún, cuando después de breves meses, sin la pesadumbre de la constante amenaza que los aviones facciosos nos causaban con sus bombardeos, nos volvíamos a ver otra vez envueltos en una querella internacional, que vaticinábamos sería desastrosa. Sin embargo, no quedaba otro remedio que resignarse a vivir en Francia y procurar salir airosos del nuevo conflicto; cosa que el tiempo iba a demostrar no sería siempre fácil.

La victoria de las democracias contra el eje fascista en la primavera del año 1945 nos llenó de júbilo, lógicamente, el régimen de Franco no podía sobrevivir a la derrota de Italia y Alemania; mas las nacientes complicaciones y embrollos entre Este y Oeste, la consabida apatía del proletariado mundial respecto a los destinos del pueblo español y la misma inoperancia de los sectores políticos en exilio, que esperaban pacientemente las soluciones pacíficas engendradas en Londres, hicieron que el franquismo se afianzara en el poder y que nuestro retorno a España se convirtiera en eterna quimera.

Los febriles años de la postguerra transcurridos, vivíamos en Francia una vida monótona y rutinaria, cuando, en compañía de nuestro amigo y compañero Gervás, nos propusimos correr una aventura, marchando a Australia o al Canadá; es decir, íríamos al de los dos que nos contestase antes. Gervás también es uno de tantos compañeros enamorados de Méjico. La ayuda desinteresada que éste prestó a la república durante nuestra desigual contienda y el histórico ofrecimiento de asilo, que el último de los presidentes revolucionarios — Lázaro Cárdenas — nos hiciese a los refugiados españoles, encerrados en los campos de concentración de Francia, habían llegado tan hondo en su conciencia, que, para él, como para la inmensa mayoría de nosotros, Méjico seguía siendo el país legendario y bondadoso por excelencia.

Nos encontrábamos en el continente norteamericano, desde una década y durante todo ese tiempo habíamos acariciado, entre otras muchas, la idea de nuestro viaje a Méjico, con esa mezcla de sentimientos que inspiran en el hombre las próximas realizaciones de los sueños de la infancia.

En Méjico, no solamente íbamos a ver una nación de cultura completamente diferente a las de los otros dos países más que forman Norteamérica, sino que también tendríamos ocasión de abrazar, después de más de veinte años, aquellos compañeros agraciados que vimos partir un día y que pese a las distancias, a las situaciones difíciles y a los años, han sabido conservar en ellos el espíritu combativo, característico en los militantes de la Confederación.

El vuelo en cuadrimotor ordinario desde Toronto a la ciudad de Méjico, fué sumamente interesante, pues tuvimos un día despejado y desde los cuatro mil metros de altura podíamos percibir con toda claridad los distintos panoramas, de Norte a Sur, a través de Estados Unidos. El río Mississipí, cuyo curso sobrevolamos durante gran parte de su trayecto, hasta la desembocadura en Nueva Orleans, daba la impresión de una majestuosa culebra serpenteando hacia el Atlántico. El único período inconfortable le conocimos al atravesar el golfo de Méjico. Según las explicaciones del capitán, éste es uno de los peores lugares del mundo para la navegación aérea. Como los crujidos de las alas y los bandazos del avión se hicieran demasiado intensos, y una cierta aprensión se apoderaba de los pasajeros, el «steward» y las dos azafatas que lo ayudaban organizaron un concurso sobre geografía e historia, despertando en nosotros el agudo comezón del intelecto y haciéndonos olvidar completamente la tormenta.

LLEGADA A LA CIUDAD AZTECA

Eran aproximadamente las cuatro de la tarde, cuando llegábamos a la ciudad azteca. Después de esperar largamente, mientras los agentes de aduanas revisaban pasaportes y bagajes, salimos al fin hacia la grande urbe; mas, como llevásemos encargo de una muchacha mejicana para su familia, el taxi debió dejar la carretera principal y meterse entre callejuelas inmundas, próximas al campo de aviación, donde ya sentimos profundo disgusto y no menos decepción, viendo enjambres de niños desnudos y sucios pulular en un ambiente de deprimente y asfixiante fetidez.

No sucede lo mismo en Las Lomas, sección residencial, donde los soberbios edificios están todos rodeados de murallas y verjas de hierro infranqueables, y donde los niños no viven en la calle, porque tienen palacios y espléndidos jardines con campos de tenis y toda clase de juegos imaginables. Esto es Méjico, un bochornoso contraste, en el que la opulencia y lo miserrimo conviven en macabra armonía.

De ello nos convencimos a las pocas horas de pisar su suelo; es decir, inmediatamente después de haber tomado la habitación de hotel, habernos aseado y puesto en ropa ligera, tratando de aliviar la angustia que la altitud (2.267 m. sobre el nivel del mar) y el calor sofocante producen en los que llegamos de zonas tan diferentes. Habíamos salido con la intención de cenar, para después tratar de localizar los compañeros, cuando se nos rehusó la entrada en un establecimiento por no ir vestidos con americana y corbata; cosa que teníamos oída muchas veces, pero que nunca experimentamos en el pasado personalmente y que nos hizo sonreir con ironía. Al saludar al portero que nos abría la puerta, nos tropezamos con un grupo de mujeres famélicas, descalzas y mugrientas, las cuales, todas sin excepción, llevaban bultos envueltos contra el pecho en especie de mantas o toquillas negras, que parecían formar parte de sus mismos cuerpos y que adivinamos ser criaturas. De la mano tenían chiquillos descalzos y sucios, color de barro y con voces tristes y apagadas, que se arremolinaban pidiendo limosna, como polluelos hambrientos; solamente los ojos negros como el azabache conservaban el resplandor, la viveza y la dulzura infantil, que sólo los niños de Méjico poseen.

Acracio ORRANTIA

Ante la eventual revisión...

(Suite de la page 2.)

de mis enemigos (Franco) son mis amigos.

De lo que resulta que la influencia del P. C. crece en España gracias a la miopía de las democracias, y, en primer término, de los Estados Unidos, y Franco hace el juego al sovietismo, mientras los dólares afluyen continuamente desde el otro lado del Atlántico.

Tal es la situación. En tales condiciones nada tendría de extraño si la actual política de EE. UU. con respecto a España se prosigue durante mucho tiempo, que un día nos encontremos ante el hecho de que los comunistas españoles se han adueñado de todo el tinglado verticalista del régimen de Franco, que está hecho para ellos como un traje a medida, y el pueblo español se vea condenado a pasar, sin transición, de un régimen fascista y totalitario, a otro régimen, totalitario también, satélite de Moscú. Téngase en cuenta esta advertencia y opérese lo más rápidamente posible, sin buscar fórmulas demasiado ideales. De lo contrario podría darse el caso de que fuese demasiado tarde.

SERVICIO DE INFORMACION C.N.T.

(Terminará en el próximo No.)

(1) Desde el primero de julio del 45 al 30 de junio del 62, Franco ha recibido de los norteamericanos:

A título de ayuda económica : 1.173'6 millones de dólares; a título de ayuda militar : 53,7. Total : 1.711'3 millones de dólares.

Cerca de DOS MIL MILLONES DE DOLARES.

Noticias de España

¿Habrà alteraciones de orden este verano?

Un día de la última semana, tres impacientes silbidos de una locomotora sonaron atronadoramente, alterando la calma de la mañana, en Sanlúcar de Barrameda, pequeña ciudad española entre viñedos cercanos à Cádiz. Sobre la polvorienta plataforma del tren, el jefe de la estación, nervioso, caminaba hacia atrás, buscando a los pasajeros *esperados*, obreros temporales para los trabajos de los viñedos. Pero nadie se presentaba en la estación; pues en Sanlúcar, y cerca de Jerez de la Frontera, 3.900 trabajadores se habían lanzado a la huelga, casa por casa, pidiendo a los terratenientes aumento de salario, y fumar dos cigarros parados, en vez de uno, equivalentes à 20 minutos de descanso.

La huelga fué la última y más grande, con una ola de inquietud entre los trabajadores, la que más ha violentado y quitado el sueño al dictador Francisco Franco esta primavera. En Barcelona, recientemente, en la Hispano-Suiza, en el plante de motores de aviación, fueron echados 150 trabajadores, siguiendo un plan de disminución de trabajo. Pero tuvieron que ser readmitidos al saber que, de no hacerlo, 2.000 obreros de la Olivetti amenazaron declarar paro en solidaridad y simpatía con los despedidos de la Hispano Suiza. Dos huelgas se produjeron en una sola semana, también, rompiendo la continuidad del trabajo, en una fábrica textil de Sevilla. A más, seiscientos metalúrgicos de Madrid amenazaron con igual alteración, después de rehusar, obstinadamente, firmar un nuevo contrato.

AYUDA DE LOS SACERDOTES

Las quejas son muchas, entre los trabajadores españoles, alegando que ellos invierten más horas de trabajo que los obreros del Oeste de Europa, y el salario es mucho más bajo, todo y comprendiendo que las huelgas son ruinosas. Cuando substancialmente el Caudillo aumentó el salario a los 60.000 mineros asturianos, el pasado verano, no hizo otra cosa que agudizar las apetencias de los trabajadores del resto del país; el otro aumento, del primero de enero de este año, elevando torpemente de 8 a 12,50 pesetas por día, no ayudó a millones de trabajadores hambrientos del campo.

Abiertamente respaldando la última ola de huelgas, han estado los sacerdotes de las hermandades de Acción Católica, y varias otras organizaciones, también católicas, generalmente opuestas al pretendido control del Caudillo sobre los trabajadores bajo la protección de la Iglesia. Uno de tales grupos, los Jóvenes Trabajadores Cristianos, publica un boletín mensual, al margen de la censura, «Juventud Obrera», que pide libertad, a la manera de los organismos del trabajo del Oeste, situados fuera de los anacrónicos sindicatos, con precios y salarios fijos para todo el país. Francisco Guerrero, director del boletín, describiendo su misión, dijo la semana pasada: «Nuestro trabajo consiste en responder ante Dios de lo malo que niega los valores humanos. Es solamente para la salvación de las masas de España, oprimidas desde arriba por Franco, y amenazadas desde abajo por los comunistas».

DE VUELTA A CADIZ

Semejantes declaraciones, tan francas y abiertas, tienen al régimen seriamente amenazado. Por lo cual, unos pocos prominentes miembros del régimen autoritario de Franco, apresuradamente, están examinando cómo improvisar nuevas condiciones de trabajo. El ministro del ramo está preparando una disposición encaminada a legalizar las huelgas del trabajo, no las huelgas políticas. Otra medida, relacionada con el régimen, es la rápida legalización de lo que motivó las alteraciones de las últimas semanas, por los trabajadores, en Sanlúcar y Jerez. Tan pronto como fué puesta la última letra en lo dispuesto sobre el particular, en Madrid, un oficial del Ministerio del Trabajo salió rápidamente a Cádiz, y obligó a los patronos a aceptar la mayoría de las peticiones obreras, incluyendo más céntimos y el segundo cigarro para los 20 minutos de descanso.

La alteración cesó por el momento. Pero los colaboradores de Franco, vejados, saben que docenas de importantes contratos, en muchas industrias, están para renovarse en las próximas semanas. A menos que los salarios sean elevados rápidamente, lo más seguro es que España entrará en un serio y amplio movimiento nacional de alteraciones huelguísticas este verano.

Tradujo S. Campos de la Revista « Time ».

UN SONGE DE SOCRATE

(Suite de la page 8.)

merai-je Cosmos la bataille universelle et confuse où tous doivent mourir après avoir tué ? Esprit, Esprit, je crains que tu ne sois le vaincu, non le vainqueur, du chaos éternel.

Mais voici : L'araignée reprit quelque force et les moucherons, ressuscités, s'envolèrent bourdonnants. Cependant, le vieux loup hurlait avec une douceur effarante et les bêtes craintives faisaient entendre des cris exigeants.

Chaque vivant déclarait :

— L'Esprit est en moi. Je protège l'Esprit quand je protège ma vie. Pour nourrir l'Esprit, je sacrifie d'autres vies à mes besoins.

Puis, venue on ne sait d'où, la voix du songe proclama :

— Il n'y a pas, ô Socrate, un Esprit unique qui lutte contre un seul chaos et ordonne un seul Cosmos. Il y a des myriades de myriades de myriades d'esprits. Chaque vivant — et peut-être rien n'existe qui ne soit vivant — est ensemble esprit, chaos et cosmos. La lutte de tous ces chaos, tu la peux voir, si tu veux, comme un chaos et une confusion éternels. Si tu le préfères, tu peux inventer une direction à ce mouvement discord et voir un Cosmos dans la vague conspiration et le branlant agencement de tous ces cosmos. Les lois écrites disent ensemble le chaos humain et certain effort cosmique pour multiplier les espèces; elles tendent à diviser définitivement les hommes en proies et en bêtes de proie, en esclaves et en maîtres, en troupeau dévoré et en bergers dévorants.

Mais les lois non écrites, oserai-je dire que seuls ton effort, ta lumière méditée, ta beauté volontaire les gravent en toi? O Socrate, tu fus, tu es encore, comme les autres vivants, esprit et douleur, aspiration et combat, lourdeur et élan, comme les autres hommes, bête et dieu. Applique-toi à te diviniser tout entier, afin qu'il y ait dans le monde un dieu véritable et pur. Deviens tout entier conscience, si tu veux que brille quelque part une conscience claire. Dans la Nature, chaos d'innombrables cosmos vaguement commencés, toujours déformés et mourants, fais de toi un cosmos ferme et sans chaos. Puis, si cet espoir te charme, imagine que ta santé deviendra un jour contagieuse comme une maladie.

Han RYNER.

Du livre « Songes Perdus ».

SOBRE FALSA MODESTIA

Si «ESPOIR» sólo fuera leido en París, no escribiría estas líneas; los compañeros de esta Local me conocen y me es suficiente, pero «ESPOIR» es leido en toda Francia y en los demás paises de exilio.

Jamás he dicho ni te he dicho, amigo Jep d'Aranes, que la C.N.T. es una organización de «falsos modestos»; eso es lo que dices tu en tu artículo, más o menos; si así lo fuera, yo no estaría en la C.N.T. y en ella estoy y están los seres que más quiero: mis padres, mis amigos.

Lo que si he dicho, te he dicho y diré, es que en nuestra organización hay «falsos modestos» y «falsos puritanos», cosa normal, pues la C.N.T. está compuesta de seres humanos.

El artículo, conscientemente o inconscientemente, me perjudica, pues afirmar lo que yo no he dicho está mal y es hacerme pasar a los ojos de los compañeros a los cuales me debo como todo cenetista, por lo que no soy.

Nada más, esperando no volver a cojer la pluma por el mismo caso.

Nardo IMBERNON.

A LAS FEDERACIONES LOCALES DE LA C.N.T. DE ESPAÑA EN EL EXILIO

Rogamos a los Secretarios de todas las Federaciones Locales que deben anunciar asambleas o actos públicos, envíen los comunicados directamente a la Secretaría de Redacción: F. Montseny, pour «ESPOIR», 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

El enviarlos al director, compañero Turmo, y a la Bourse du Travail, hace perder muchas veces una fecha, con lo cual llegan tarde para ser insertados en el número que interesa.

COLLABORATION

Actualidad

LAS CABALGADURAS del marqués de Castell-Florite

La explosión internacional de protestas producida por la ejecución, con todas las características de asesinato legal, del antifascista Julián Grimau, ha sacado literalmente de quicio a los franquistas y a los que han sido, son y serán, mientras dure, sus soportes nacionales et internacinoales.

...Eso de internacionales, en el caso concreto de la muerte de Grimau, hay que escribirlo en un sentido muy relativo, pues de la unanimidad de la protesta y del repudio, da idea, por ejemplo, un artículo del corresponsal de «ABC» en Roma, en el que puede leerse lo siguiente:

«Unos dicen que la pena de muerte es siempre detestable. Otros, que las guerras deben ser olvidadas y que los hechos que en ellas se cometen no deben juzgarse bajo la paz. Los más amigos del régimen español me han dicho que cómo es posible que, llevando razón, parezca que no la tenemos. El hecho es que nadie cree en esa razón. El hecho es que nadie da por cierto el historial de Julián Grimau, y si alguien lo da es como si no fuese verdad. El hecho es que el «caso del héroe de la libertad», inmolado por sus ideas, domina hasta el clima electoral cuyos resultados se esperan para dentro de cuatro días».

El corresponsal llevado por sus nervios — según parece, el teléfono le trae a cada momento «montones de insultos contra España» .. y muchos en español — no puede sustraerse al clima que le circunda y da, para sus lectores, el trasunto exacto de lo que ha pasado en el mundo.

Con la indelicadeza y la falta de respeto que les caracteriza, los periodistas españoles — y los que, sin ser periodistas profesionales, echan su cuarto a espadas de vez en cuando — no se han cansado de traer y llevar el caso Ferrer, derramando baba sobre él, con motivo del «caso Grimau». Sin que venga a cuento en ningun sentido, asocian dichos casos y quieren aprovechar la ocasion de volver a matar a Ferrer, cincuenta años después de haberlo asesinado una primera vez.

Es digno de mencionarse, por su servilismo y su cobardía — de cobardes es ensañarse con los que no pueden defenderse — un artículo firmado por Tristán La Rosa y aparecido en « La Vanguardia», con el título «Entre la tonteria y el cinismo»... Título que es todo un poema y que define perfectamente al tal La Rosa. Por cierto que este Tristán pasó un mal rato en Oxford, a donde fué con motivo de un acto organizado por el Instituto de Estudios Hispánicos de esa ciudad universitaria y tuvo que escuchar los gritos indignados de los estudiantes, tratando a Franco y su gobierno de lo que nuestros lectores pueden suponer. El valiente Tristán, que no lo es tanto cuando de enfrentarse con los vivos se trata, plegó velas, diciendo que le presentasen por escrito las protestas y las haria llegar « a quien correspondia».

Pero el que bate realmente el record, es el marqués de Castell-Florite, que, en un extenso artículo, también publicado en «La Vanguardia», con el título «El proceso Ferrer» hace la historia del famoso suceso que que tantas protestas y manifestaciones de hostilidad aportó al gobierno Maura-La Cierva y que contribuyó en grado sumo al deserédito y hundimiento de la Monarquia en España.

La conclusión que saca el señor marqués, es peregrina: Después de decir... «cada vez que fuera de España intuyen oportunidades por las que podamos llegar a ser un poco más prósperos o más fuertes, surgen en curiosa coincidencia, maniobras y mitos que explotar, intentando minar nuestra unidad y nuestro prestigio. Y un furor publicitario se desata contra nosotros».

Termnina con esta conclusión: «¿Ladran? ¡Luego cabalgamos!».

¿Sobre qué cabalga el señor marqués? ¿Sobre los muertos que ultrajan e insultan sin respeto? ¿Sobre los miles de inmolados por la Cruzada, fiel cumplidora de las palabras de Franco: «Si es necesario, fusilaré a la mitad de España», y a las de Queipo de Llano: «Desenterraremos a los rojos y los volveremos a fusilar»? ¿Sobre la miseria de un pueblo, cuyo proceso evolutivo, cuyo progreso por el camino de la libertad y del bienestar interrumpió brutalmente, «el glorioso movimiento» en defensa de los privilegios vinculados al Capitalismo, al Clero y al Ejército?

Sobre todo eso cabalga el señor marqués de Castell-Florite, escritor en sus horas de ocio, franquista siempre solícito defensor del régimen en que vé encarnados y asegurados sus intereses.

Pero todos esos muertos, de anteayer, de ayer y de hoy, sobre los que cabalgan los La Rosa, los Castell-Florite y «tutti quanti», son duros a enterrar. A la postre, serán ellos los que sepultarán a sus verdugos.

Libres opiniones

La C.N.T. ante el porvenir

— VI —

El verdadero carácter democrático de una organización, lo ponen de manifiesto la índole de las relaciones humanas entre sus miembros y el respeto que se guardan entre sí y que destinan a los demás. La libertad de expresión, la merecida consideración a todas las opiniones, la comprensión y la confianza y la buena voluntad para superar en beneficio colectivo las discrepancias que puedan surgir, son otros tantos aspectos que evidencian la solidez ideológica de quienes militan en una organización, con el firme propósito de ser útiles al conjunto al que se han integrado.

¿Nos producimos así todos los militantes de nuestra organización?

¿Sabemos dar a los problemas su verdadero alcance y situarlos en el lugar que les corresponde? ¿Somos capaces de salvar las discrepancias o simplemente de comprender, sin reacciones desplazadas, nuestros respectivos puntos de vista? Sintiendolo mucho, y ateniéndome a hechos y controversias recientes, me resultaría muy difícil dar una respuesta afirmativa a estas preguntas, porque, desgraciadamente para todos, la pasión suele ser más fuerte que la razón cuando se manifiesta en nuestras filas la más mínima discrepancia, trátese de cuestiones de fondo o de simples modalidades de forma.

De todos es sabido que la intransigencia, punto de partida de la incomprensión, no sirve en ningún caso los intereses colectivos; es notorio que nada sólido se construye sobre bases impositivas o que no tengan en cuenta las características de todas las partes en presencia; nadie puede ignorar que la desconsideración de que se hace objeto a otro compañero, no tiene más valor que el de probar las propias carencias y no creo que escape a ninguno de nosotros, hombres más o menos curtidos en la lucha, que toda obra colectiva reposa en la fraternal colaboración de los que en ella participan. Lo que en nosotros hay de cordura y de buen juicio nos lleva seguramente a considerar estas verdades como algo que es esencial en la vida de una comunidad, pero sin que ello nos permita extirpar las malas costumbres que nos inducen, una y otra vez, a cometer los mismos e incalificables errores.

¿Cuales son los errores a que me estoy refiriendo? Podría señalarlos con un denominador común: la crítica acerba y desmedida que destinamos a lo que no responde a nuestras propias convicciones. Se censura ferozmente al compañero que expresa criterios «disconformes»; se critica y vitupera la gestión de quienes nos representan, por poco que nos parezca inconstante o equivocada; se hurga constantemente en los errores ajenos, sin detenernos en considerar los propios; somos jueces, y no queremos ser reos. A decir verdad, perdemos el norte con una facilidad digna de mejor suerte, dejándonos arrastrar por todo lo que puede dividirnos, siempre en detrimento de actividades sensatas que nos aportarían mayores y más positivas satisfaciones. No somos capaces de comprender que la crítica, por muy razonable que sea, ha de revestir en todo caso carácter constructivo y transformarse en aliciente en vez de ser sistemática obstrucción.

No creo que nuestro proceder sea producto de mala fe. Me inclino más bien por cargarlo a cuenta de las situaciones que vivimos, de los desengaños que hemos ido acumulando, de la falta de todo lo que fué nuestra razón de ser y de la incapacidad evidente en que nos encontramos para cambiar, sin otras colaboraciones, los destinos de nuestro pueblo. Las actitudes que adoptamos, que también se manifiestan en los otros grupos emigrados, son prueba irrefutable de nuestro sentimiento de impotencia, que nos lleva a considerar que sólo podremos salir del atolladero actual, aplicando la solución que a cada uno de nosotros nos parece acertada e infalible. Todas las demás, sin excepción, son el equivalente de caminos trillados que no conducen a ninguna parte, como no sea a persistir en el error y a hundirnos en la más absurda inoperancia.

Pensando y obrando así, no alcanzaremos a servir debidamente la causa que nos es común. Damos a la acción un carácter negativo, hacemos cundir el desánimo entre los compañeros, limitamos y hasta rendimos imposible la actuación de nuestros mandatarios y perdemos miserablemente el tiempo en discusiones estériles que nos agotan, sin aportarnos ninguna contrapartida digna de los fines que perseguimos. Sería mucho más lógico e inteligente que nos decidiéramos a escucharnos, que nos esforzáramos por comprendernos, que buscáramos de conjunto la síntesis de nuestros problemas y que nos dispusiéramos a poner en práctica todo lo que estuviera a nuestro alcance, en función del único objetivo que por el momento tiene carácter primordial :la desaparición del régimen franquista.

Nos encontramos en el exilio, militando en las filas de la C.N.T., hombres que hemos librado las mismas batallas, de idéntica formación e imbuídos de las mismas aspiraciones finalistas. Todo concurre, pues, a que formemos un cuerpo sólido, capaz de afrontar los sinsabores de una lucha que nos aporta más desengaños que alegrías, pero que nunca consideramos perdida y que en definitiva verá el triunfo del pueblo español. Para ello, es indispensable que, en vez de hacer hincapié en nuestras diferencias, nos esforcemos por superarlas, admitiendo unos y otros que del conjunto de nuestras «verdades», deben ir prevaleciendo las que mejor correspondan a la acción del momento, sin que ello suponga ni que se desestiman las demás, ni que sea preciso considerarlas definitivamente descartadas de nuestro porvenir revolucionario. Lo que hoy puede no ser indicado, recobrará mañana toda su razón de ser, pero para que llegue este mañana, convengamos, sin que nadie se sienta disminuido, que es indispensable cubrir las etapas que el presente nos imponga.

El porvenir de la C.N.T. dependerá, en mucho, de la actitud que a este respecto seamos capaces de adoptar. Primero, porque a ella están subordinados los resultados positivos de la acción que actualmente desarrollamos (si no llegamos a comprendernos serán nulos), y segundo, porque si nos reintegráramos a España animados de conceptos que abrieran el paso a la oposición sistemática y a la obstrucción, sólo conseguiríamos sembrar la duda y el desconcierto en el seno de las masas que hemos de conquistar. No olvidemos que encontraremos allí a excelentes compañeros, a hombres animados de los mejores deseos y dispuestos a dar empuje y consistencia a nuestra organización obrera, sin que esto quiera ni mucho menos decir que compartirán por completo nuestra apreciación de los problemas o las concepciones de lucha que ante ellos defendamos.

Los compañeros que regresen o que regresemos a España se incorporarán a sus respectivos sindicatos, y pasarán a ser una unidad en un complejo muy distinto del que estamos viviendo desde hace casi un cuarto de siglo. Los problemas a afronter serán los que antaño conocimos, con las variantes impuestas por las nuevas

(Suite en page 6.)

Recuerdos historicos : Número 7

La semana trágica de Barcelona 1909

Por Angel ROJO

Como si le hubieran quitado una losa de encima. El *prudente* ya no tenía nada que decir al de la *dignidad*. Es decir, ya no tenía miedo.

En la taberna estaban sus dos hermanos mayores, Joaquín y Ramón. Y aunque querían fingir, no pudieron disimular su alegría al verle regresar sano y salvo.

—Bueno, rojo — dijo Joaquín — has probado que eres un hombrecito y no hace falta más. Ahora Ramón te acompañará a casa.

—No quiero ir.

—No seas cabezota. Lo hago por la madre. Con ese tiroteo, que habrá oído tan bien, figúrate qué angustia estará pasando con todos los hijos fuera de casa. Así que ahora vuelves, la tranquilizas, y mañana te escapas.

No había réplica. Aquello era la razón misma. Además el ascendiente de su hermano sobre él era grande. Tenía once años más y siempre le había conocido mayor.

Ramón y Alfredo salieron por la calle del Hospital y emprendieron el camino de su casa. Encontraron un par de patrullas revolucionarias que se limitaron a saludar fraternalmente:

—¡Salud, compañeros!

—¡Salud!

Y nada más. No había santo y seña ni nada parecido. A nadie se le hubiera ocurrido que, de las Rondas adentro, se encontraran enemigos.

Por el camino, Ramón explicó a Alfredo la *hazaña* cometida por el otro hermano, Roberto, en la mañana de aquel día. Al frente de una veintena de muchachos, casi todos de El Arte de Imprimir, asaltaron el cuartel del *Batallón de Voluntarios de la Libertad*, enclavado en una habitación de la Tenencia de Alcaldía del Distrito V, sita en la calle de Sadurní. Allí se apoderaron fácilmente, puesto que no había nadie, de unos fusiles Remington, procedentes de la revolución de septiembre de 1868, y de unos cuantos sables que ni pinchaban ni cortaban. No encontraron municiones de clase alguna, por lo que el trabajo era inútil. Sin embargo los asaltantes desfilaron muy marcialmente por las calles del Distrito V, con aquellas *carabinas de Ambrosio y espadas de Bernardo*, como les dijo, lleno de risa, el sastre anarquista Saavedra, cuando les encontró en la calle de la Unión.

Aquella chiquillada pudo haberle costado cara a Roberto, pues un corresponsal de prensa que recorría la ciudad, tomó una foto de aquel desfile, y pasados los sucesos fué publicada en la revista ilustrada *La Actualidad*, y en ella estaba Roberto, con su pañuelo blanco al cuello, su fusil al hombro y un sable en la mano. Su suerte fué que, en el momento de sacar la foto, tenía la cabeza vuelta atrás, como para dar una orden a *sus tropas*. No todos los asaltantes tuvieron esa suerte y cerca de una docena *que estaban muy bien*, fueron detenidos y pasaron bastante tiempo presos.

Ramón dejó a su hermano en la escalera y no se marchó hasta que no oyó la voz de la madre que decía llorosa:

—¡Por fin, hijo mío! ¿Y tus hermanos?

No quiso escuchar más y se volvió a la barricada.

Alfredo no pudo salir de casa hasta el sábado, ya todo acabado. El padre cerró la puerta con llave y se la guardó en el bolsillo, siendo él mismo quien abría la puerta cuando era preciso. Las hermanas se lo tomaron a broma, y cada vez que tenían que salir, para hacer las pocas compras que podían hacerse, le decían al padre:

—Señor carcelero, ábranos la puerta para un acto de servicio.

Porque una de las cosas curiosas de aquella semana fué que, desde el martes, la calma fué absoluta de cinco a nueve de la mañana, lo que permitía a las mujeres salir a proveerse de lo que había en las tiendas de la vecindad. No había, claro está, ni carne ni pescado, ni hortalizas, pero se encontraban otros alimentos, incluso pan, ya que muchos patronos trabajaron, e incluso en varias panaderías con una autorización del *Comité de huelga* de la barriada, comité que nadie había nombrado.

Se ha dicho después que el entonces gobernador civil, señor Ossorio y Gallardo, había convencido al general Santiago, de poner en práctica aquella tregua matinal para evitar posibles asaltos de establecimientos, y que, además, el mismo gobernador había comunicado esa medida al Comité de huelga. Eso no se pudo comprobar.

⁂

El miércoles y el jueves las cosas siguieron lo mismo: escaramuzas más o menos violentas ante las barricadas, pero la resistencia de los revolucionarios no fué vencida. Hubo, es claro, bajas, pero no en el número que se decía.

El viernes todo se calmó. Llegaron trenes especiales procedentes de Madrid, de Valencia, de Zaragoza, llenos de tropas y guardia civil. Aquello descorazonó a los dirigentes de la revuelta, porque era indudable que aquella legada de tropas significaba que fuera de Cataluña el movimiento no había tenido repercusión. Limitada la protesta airada a Barcelona y varios pueblos, es claro que no podían sostener mucho tiempo el empuje de tantas fuerzas armadas. Además, casi toda la prensa de España comenzó una campaña de calumnias, acusando a los revolucionarios de las más

INTERNATIONALE

Libres opiniones

Para que las esperanzas de un mundo mejor sean una realidad

«Para que las esperanzas de un mundo mejor sean una realidad, hace falta que los gobiernos presten la más amplia atención a los problemas de la vida humana.»
(A. Tarragó, ESPOIR, N° 65)

Al respecto de lo transcrito, lo que se va a tratar no es de negar a Tarragó u otro, el derecho a exponer sus ideas. De lo que se trata es de demostrar que las tesis pro-gubernamentalistas que se encuentran en casi todos los artículos de Tarragó, mal pueden llamarse ideas en el sentido anarquista o simplemente cenetista.

Lo que de los gobiernos exigimos los anarquistas y demás personas que tienen nociones de sus derechos y deberes, no es que nos den nada por las buenas; sino que no nos roben el fruto del trabajo y del saber que puede hacer felices a los humanos. Pedir a los gobiernos que hagan por las buenas esto o aquello, para alivio de los gobernados, es reconocerles sentimientos humanistas que, como Estados, no tienen, y justificar su existencia como dueños de vidas y haciendas.

Pide Tarragó, en el citado artículo, que los gobiernos destinen créditos para financiar los trabajos para descubrir los orígenes del cáncer y proceder a su curación. Al que conozca el proceder administrativo de los gobiernos y su falta de sentido humanista, podrá parecerle bueno el consejo de Tarragó. Pero a los que sabemos que el gobierno, invocando la cura del cáncer, la tuberculosis, la ayuda a los viejos jubi'ados, hace colectas, descuentos en los salarios, impone impuestos que luego bloquea en las cajas del Estado, sin preocuparle los que sufren, los consejos de que los gobiernos cedan esto o aquello por las buenas, nos parecen impropios de un idealista.

Por la cura del cáncer y otras plagas hay que hacer lo que se pueda, pero sin esperar nada del Estado, porque los Estados son otro cáncer o mejor dicho el principal origen de todos los cánceres que sufre la humanidad.

Con el pretexto de mejorar la jubilación a los viejos, el gobierno impuso un impuesto a los taxis. Y en la operación, que terminó en 1962, el Gobierno había recaudado trescientos millones que, que yo sepa, no llegaron a los viejos. Y como no podemos declararnos en huelga para exigírselos, no hay esperanza de que se le ablande el corazón.

En la búsqueda de la descubierta del cáncer u otras enfermedades, lo fundamental es el talento y la lucha por un sistema de convivencia que las evite lo más posible. El que descubrió el bacilo de la tuberculosis, muy poco aportó a la solución del problema, porque no descubrió las causas que engendran el bacilo y facilitan su obra. Las causas las descubrió Joaquín Queraltó, las expuso en el Congreso de Medicina que en 1913 se realizó en Barcelona, publicadas en un folleto que lleva por título «La lucha social contra la tuberculosis». Y Queraltó no fué ayudado por ningún gobierno, sino más bien perseguido.

Demostró Queraltó, que las causas de la tuberculosis radican en los sistemas antisociales en que vivimos los humanos. Y los Estados que se oponen a toda transformación son los principales culpables.

La ciencia puede hoy decir que la tuberculosis se cura, aún llegada al tercer grado. Pero en los sistemas que se vive como no se suprimen las causas, la enfermedad sigue haciendo estragos. Al curado que sale del Sanatorio, y vuelve a su estrecha pocilga, mal alimentado, trabajo agotador, en medio de una triste existencia de disgustos, el bacilo vuelve a perforarle el pulmón y sigue perforando pulmones debilitados, por las malas condiciones de vida. Por otra parte, los que hemos desfilado por los Sanatorios, hemos podido comprobar lo difícil que les es someter a los dictados de la ciencia los que no sobrepasan la educación vulgar que dan los Estados y las religiones, y sin ello la ciencia es impotente para curar tan grave enfermedad.

Los incapaces de desprenderse de las influencias estatales, argumentan que los Estados pueden perfeccionarse. Diciendo que tales o cuales gobiernos son mejores que otros. A lo que se puede contestar que los gobiernos son menos malos en la medida que los pueblos, con sus insurrecciones, debilitan sus poderes y con su resistencia limitan sus abusos. Si un gobierno no declara una guerra o no comete otra masacre por temor a una insurrección popular, no es porque sienta compasión por la vida del pueblo, sino velando por su propia existencia.

Los Estados que se crearon, los más perfectos por más cristianos o democráticos, abrogándose el derecho de cristianizar a los pueblos más atrasados, se lanzaron sobre las Américas, el Africa y el Asia. Y, para explotar las riquezas del suelo y el subsuelo, redujeron a los nativos a la condición de prisioneros. Con las fabulosas riquezas explotadas, se coronaron reyes del petróleo, el acero, el algodón. Y los tratantes de blancas y negros, con el oro y diamantes, sustraídos de las minas, adornaron sus fastuosos palacios y cubrieron de joyas los miles de queridas que forman sus harenes democráticos. En cuanto a los nativos de aquellos países, al dar por terminada su obra «civilizadora», les dejaron como herencia las cicatrices ocasionadas por el látigo «civilizador». Vicios y prejuicios que, agregados a los que ya sufrían, hacen más desdichada su existencia. Y para llevar a cabo tan «benévola» obra, a los obreros de los países «civilizantes» les exigían más y más sacrificios.

En su obra gubernamentalista, el proceder de los Estados se parece mucho a la de los tratantes de blancas, que engañan a la humanidad confiada y luego la hacen sufrir los más crueles suplicios.

Como por experiencia debemos de desconfiar de la benevolencia de los Estados, resulta inquietante las condolencias que a través de los voceros de las Naciones Unidas manifiestan con los seres que en el mundo pasan hambre, con los países subdesarrolladis y el crecimiento de la natalidad para la que el mundo será pronto pequeño. Y como los Flammariones y los Tolstoy, hombres de talento y coraje para decir la verdad, hoy andan escasos, las lágrimas de cocodrilo que se vierten, a través de los voceros de la organización de Naciones Unidas impresionan a mucha buena gente. Al respecto, cabe contestar que, aunque los sufrimientos anunciados son ciertos y los cataclismos que se anuncian pueden llegar, los Estados de todos los colores son los principales culpables. Los que gastan más de la mitad de los esfuerzos productivos y el talento de los humanos, en obras inútiles son los Estados y su compañera inseparable, la Iglesia. Los que están gastando fabulosas riquezas en preparar la matanza más tenebrosa que registra la historia, son los Estados. Los que prohiben los medios de evitar el embarazo son los Estados, las religiones, o los dos a la vez.

En cuanto a la falta de espacio vital, para los que conocemos algo más que las verdades oficiales y sabemos que la tierra que más produce puede producir más, que los 64 millones y medio de kilómetros cuadr. de Africa, los 44 millones de las Américas, los 8 millones de Australia, están semi-improductivos en proporción a lo que pueden produ-

(Suite en page 6.)

Comentario

En algo ha de conocerse

Resulta de extremada estupidez, el interés de muchas personas, en simular ignorancia de la «originalidad» del nuevo vivir español, cuando ella, flotando en el ambiente, cual corteza de alcornoque en el agua, satisface y colma el interés del más exigente observador, proyectándose ante sus ojos, y los del entendimiento, una España transformada en el rinconcito más próspero, «feliz» y acogedor de inversiones extranjeras, de todos los rincones que configuran la geografía universal, merced a la «sapientísima» política del más descomunal fenómeno en imaginación y asombroso capitán de cuantos gobiernan o gobernaran nave nacional alguna.

La cual «originalidad», por venir de don Paco, sobrepasa en mucho la de la señora Irene Wiley, escultora polaca, que hizo posar a Kennedy, cuando éste tenía veintidos años, ataviado de ángel, con caracolillos y alas, para representar al ángel inspirador de Santa Teresa de Jesús, en el retablo que esculpió la mencionada escultora en 1939. Retablo éste que, tras de andar vagando de un lado para otro, hasta ir dar en un montón de trastos viejos, ha sido desempolvado para ofrecerlo a la curiosidad de los norteamericanos. Desde luego, ¡será interesante ver cómo le sentaban a John el nimbo y las alas!

Juzgo prudente, amigos lectores, advertirles de que al hablar de la «originalidad» del nuevo vivir español, no me refiero a esa otra «original» fase primera, después de terminada la gran trifulca española, por mor del Caudillo, de «limpiar», con «fineza» castrense, de la más «pura» escuela africanista, a todos los supuestos estorbadores del desarrollo de la obra caudillal, porque tamaño hacer es tan sencillo, tan de andar por casa, que está al alcance de cualquier pandilla de ambiciosos espadones, como a cada dos por tres viene sucediendo en no pocos países del globo, sino, claro está, a la «originalidad» de haber desarraigado en los españoles la habitud de yantar por sólo unas cuantas «perras gordas», el popular cocidito, vulgo «piri», las humildes patatas «guisás», y demás «comistrajos», por el estilo, que constituían el fuerte alimenticio de la mayoría de los españoles, antes del «glorioso» alzamiento de «liberación» nacional, mediante el ¡Arriba al pollo y las buenas magras! y, ahora, el ¡Comprímanse en el uso del pan, que engorda y desmerece la fina política de nuestra «democracia orgánica»!. Y así, con paso corto y vista larga, don Paco va consumando su «original» obra, sin más contratiempo que aquel «infortunado» reventón de su escopeta de caza, que por poquito nos deja sin Paquito.

Por eso el corresponsal en Barcelona del diario «Madrid», en la edición del 16 del pasado abril, dice, para conocimiento de cuantos pasean sus plantas por esta especie de queso de bola en que vivimos, que «Barcelona consume la mitad de pan que en 1936», en razón de que «La marcha hacia la alimentación de «calorías nobles»... ha sido arrolladora en nuestra ciudad. El pan ha sido unánimamente tachado de «innoble». Las señoras dicen que engordan... y, en general, se le atribuyen pocas calorías y poder nutritivo. Esas creencias, unidas al aumento del nivel de vida, ha hecho que los 30.000 sacos anuales que consumía Barcelona en 1936 — con un millón de habitantes, aproximadamente — hayan disminuido a 27.000 en 1963, cuando la ciudad ha aumentado en 600.000 habitantes. En otros términos, la proporción en gramos-habitante es ésta: Consumo diario de pan por habitante en 1936, 175 gramos. Disminución total por habitante, 185 gramos». Y seguidamente, el cronista pregunta: «¿De veras nos acercamos al nivel europeo?».

Sin embargo, como por otra parte escribe el cronista de «Madrid», que «La alarma ha cundido en la industria panadera de Barcelona», por lo cual «No pasa día sin que varios operarios especializados abandonen el horno o el obrador para ir a trabajar al Extranjero... donde los salarios les permitan una vida más desahogada», dando ello lugar a que «en los doce pasados meses, un 30 por ciento, aproximadamente, de la mano de obra siguió el exódo iniciado hace unos pocos años en proporciones que cada vez se acercan más a una fuga en masa», seguramente, «El 1° de enero de 1966, si nadie hace algo por impedirlo, el último panadero habrá cerrado definitivamente su horno. Y entonces, Barcelona no comerá pan», ya verán ustedes, como todos esos que tienen ojeriza a la «original» obra del Generalísimo, correrán la especie, de que la baja en el consumo de pan se debe a la escasez de «dineritis» para allegarse el pan que cada uno necesita, y no a toda esa monserga

(Suite en page 6.)

---

fantásticas crueldades, y sobre todo, de *separatistas*, lo que producía la enemiga incluso de trabajadores del resto de la Península.

Se dió, pues, la orden de retirada, en la debida forma, sin pánicos ni desbandada. Los hombres más conocidos procuraron cambiar de domicilio o salir de la capital. Otros, volvieron imprudentemente a sus casas. La huelga continuó todo el sábado. El domingo comenzó el tránsito de tranvías, pero ya no hubo refriegas entre huelguistas y la fuerza pública. Unicamente se dió el caso esporádico de la parte baja del Paralelo, donde un capitán, sin duda aspirante al ascenso, se empeñó en ver que desde lo alto de unas casas cercanas al cuartel de Atarazanas se hacían disparos, y sin pensarlo mucho dió orden de tirar contra aquel supuesto enemigo, acribillando las fachadas de impactos de fusil. Como no se rendía nadie, porque los vecinos se habían refugiado en otras casas, el bélico capitán hizo llegar un par de cañones, haciendo una docena de disparos que arrancaron un par de balcones y destruyeron el parquet de unos terrados. Muchos años más tarde podían verse las señales, en las fachadas, de aquella heroica acción.

El lunes, bien temprano, las tropas recibieron la orden de atacar las barricadas. Con grandes precauciones se inició la maniobra. Los soldados, al mando de sargentos, se acercaban a las entradas de las calles, por las aceras, para no ofrecer mucho blanco, y daban grandes gritos:

—¡Rendirse! ¡Rendirse!

Como no había nadie detrás es claro que nadie contestaba. Ante el silencio, se decidían a asomar la cabeza y nada, no se veía a nadie.

Entonces venía el *asalto*, junto a las casas. Ya dentro, los soldados, con cara de asustados, y enfilando los fusiles a lo alto, iban avanzando pegados a las paredes. De cuando en cuando sonaba un disparo que el miedo hacía disparar a los invasores. Pero nadie respondía al ataque. A las nueve de la mañana el general Santiago podía telefonear a Madrid *que la insurrección había sido dominada.*

Las tropas *acamparon* en todos los sitios estratégicos, con armas, bagajes e incluso cocinas de campaña. Se cacheaba a todos los transeuntes; como no lo hacían con las mujeres, fueron muchas las que se llevaron en los cestos de la compra revólveres, pistolas y municiones, abandonándolas a la primera ocasión. Los fusiles fueron escondidos meticulosamente. Para desmantelar las barricadas se adoptó un sistema vejatorio que produjo incidentes e incluso algunas detenciones. A cuantos hombres pasaban cerca de una barricada, se les obligaba, bajo la amenaza de los fusiles, a quitar un par de adoquines, en medio de las risotadas de los soldados.

La ciudad fué tomando un aspecto normal, el comercio y los mercados abrieron y fábricas y talleres recobraron su actividad. Pero aquella tranquilidad, aquella normalidad, eran aparentes, porque entonces entraron en acción todos cuantos habían estado, durante la revuelta, escondidos como ratas. La policía secreta, que no había dado señales de vida durante los sucesos, comenzó a detener gente al buen tun tun. La guardia civil seguía idéntico camino. Y llegó el bochorno de las delaciones. Los elementos reaccionarios se desquitaban del terrible pánico que habían pasado, denunciando a cuantos presumían de revolucionarios, sin prueba alguna. Se llegó a más. *La Veu de Catalunya*, cotidiano de la Lliga Regionalista, tuvo la avilantez de publicar un editorial que era una ejecutoria de vileza. El editorial se titulaba *«¡Delatad!»*

Las cárceles, el castillo de Montjuich y unos cuantos barcos requisados se llenaron de hombres y mujeres, la mayoría sin haber tomado parte en nada. Y comenzaron los Consejos de guerra. Ante uno de ellos comparecieron cuatro inculpados, José Miquel Baró, Antonio Malet, Eugenio del Hoyo, y Clemente García, el carbonerillo ya citado. No hubo testigos ni casi acta de acusación, ni casi tiempo para preparar la defensa. La sentencia ya estaba escrita antes de constituirse el Consejo de guerra, y fué a muerte. Los cuatro fueron fusilados sin darles derecho de apelación. Se dijo por entonces que la sentencia y la ejecución se habían ocultado al propio gobierno de Madrid. Después no hubo más ejecuciones, apesar de ser centenares los procesados. Hubo, en cambio, muchas sentencias a cadena perpetua y muchos años de presidio.

Además de su propia importancia, la Semana Trágica tuvo resonancia mundial por la detención de Francisco Ferrer Guardia, el fundador de la Escuela Moderna de Barcelona Al principio de estas notas ya se habla de como estuvo preso y procesado cuando Mateo Morral atentó contra los reyes, en Madrid, en mayo de 1906. Entonces Ferrer. pudo librarse de la persecución gracias sobre todo a la gran campaña internacional que se hizo en su favor. Pero la reacción no olvida ni desarma jamás, y en 1909 aprovechó magníficamente la ocasión al volver a tener entre sus manos al hombre de la Escuela Moderna.

Remontando en mi memoria creo que los hechos debieron ocurrir, poco más o menos, de la siguiente manera:

A Ferrer, sin duda. le debieron sorprender los sucesos en Barcelona. Puramente teórico, ni siquiera se le debió ocurrir tomar parte directa en el combate. Sabiendo, no obstante, cómo le tenían calificado en tanto que Director de la Escuela Moderna, y no olvidando cuanto le había ocurrir tomar parte directa en el combate. Sabiendo, no ral que procurara pasar desapercibido. Y a ser posible demostrar su ausencia de la capital. De ahí que cuando renació la calma tomase un tren y se apease en el pueblecito de Mongat, para dirigirse a pie al Mas Germinal, de su propiedad. Tuvo la desgracia de topar en la carretera con el alcalde de otro pueblo, Alella, quien en compañía del jefe de Serenos, Francisco Bernadas, patrullaban por allí. Le detienen sin saber de quién se trata; le interrogan, y Ferrer tiene la ingenuidad de decir que regresa de una cita amorosa. A su edad aquello no era probable. Y el alcalde y el sereno, *por lo que pueda ser*, se lo llevan detenido.

(Terminará en el próximo número.)

DE TOUT ET POUR TOUS

La Iglesia y los trabajadores

A raiz de hechos, más o menos recientes, en el terreno político-social de los pueblos, parece ser que la Iglesia se encuentra predispuesta a intervenir en favor de la clase trabajadora en los conflictos de orden social y reivindicativo que la misma sostiene con su enemigo secular, el capitalismo, quién la explota y la oprime. Por medio de la prensa, la radio y la televisión, podemos apreciar en verdad, como la Iglesia se muestra favorable a la acción que la clase trabajadora está llevando a cabo en lucha abierta, huelgas y protestas, etc., etc., en contra de sus explotadores. Sin embargo esta actitud, esta toma de posición, a primera vista digna y loable, de la Iglesia en pro de la clase obrera, no deja de ser una patraña más, un subterfugio más y ¡cómo no!, un tremendo engaño más de los muchos en que «nuestra» santa madre Iglesia nos tiene acostumbrados ya. Sin embargo, gran número de incautos intoxicados y embrutecidos por el opio religioso, consideran este hecho como normal y totalmente de acuerdo con los principios morales que la Iglesia proclama, falsa e hipócritamente, por doquier.

Profundicemos, pues, un tanto la cuestión y vayamos a ver lo que de cierto y verdadero puede haber en esta actitud y en esta posición sostenida(de forma circunstancial, decimos nosotros) por la Iglesia católica, apostólica y romana, en lo que a problemas y conflictos entre el capital y el trabajo se refiere.

Si echamos una mirada retrospectiva a través de los siglos, la prehistoria nos enseña que, al igual que en la tribu primitiva la autoridad despótica, absoluta e incontestable del jefe, se complementaba de manera maravillosa, total con la no menos despótica, absoluta e incontestable autoridad del brujo, con el fin de mantener a aquella, la tribu, en un estado permanente de embrutecimiento animal, permitiéndoles la más salvaje e inicua de las explotaciones físico-moral de la misma, también de nuestros días, la autoridad omnipotente totalitaria del Estado se complementa de manera ideal con la no menos omnipotente, totalitaria y dogmática autoridad de la Iglesia. El Estado ha suplantado al jefe de la tribu y la Iglesia lo ha hecho con el brujo por medio del cura; pero ambos y a través de los tiempos, no han tenido otra misión que la de continuar la nefasta y negativa labor de los primeros, es decir: seguir manteniendo a los pueblos en la más espantosa esclavitud material y en la más completa ignorancia y embrutecimiento moral. Si queremos, pues, descubrir la verdadera fisionomia de la Iglesia, en cuanto a sus «buenos» sentimientos para con la clase trabajadora, no tenemos más que abrir unas cuantas páginas, tan sólo, de la historia antigua y contemporánea y rápidamente quedaremos impuestos e informados. En todo movimiento de carácter popular, tendente a suprimir formas inhumanas de convivencia social; en todo movimiento reivindicativo provocado por la case trabajadora para mejorar sus condiciones de anormal existencia, a través de los siglos, siempre podemos ver y constatar que, la Iglesia, en todos ellos, se encuentra del lado del tirano, del poderoso y del Estado y **nunca** del lado del débil, del explotado, del Pueblo. ¿Una casualidad de que ésto haya ocurrido siempre asi? ¡Ni pensarlo! Para nadie es hoy un secreto (solo son sordos y ciegos los que no quieren, o no les interesa, oir ni ver) de que el Trust capitalista más grande y potente que existe sobre nuestra planeta es la Iglesia con sede en el Vaticano. En las múltiples y variadas empresas de toda indole, de la más pequeña a las más grandes e importantes, existentes en todos los países del mundo, en todas ellas, repetimos, la Iglesia es la que más cantidad de acciones e intereses capitalistas posee. Siendo, pues, incalculables las inmensas riquezas con que la Iglesia cuenta; pudiendo, con su monumental y fabulosa fortuna, acudir en favor de los pobres, mitigando sus miserias terrestres, mientras esperan el billete de ida al «verdadero» Paraíso celeste, y no hacerlo, ¿como vamos a creer en los cantos de sirena de la Iglesia en favor de quienes ella no considera más que como materia maleable a toda suerte de explotaciones y creencias?. Pero de lo que si se da perfecta cuenta la Iglesia, es de que esta masa, según ella maleable a todas las servidumbres, se le está precisamente escapando de las manos; y para evitar e impedir el que esta desbandada de fieles y creyentes de ayer, llegue a más grandes proporciones, es por lo que, de manera falsa e hipócrita, como asi siempre lo ha hecho, lo hace y seguirá haciéndolo mientras exista, toma posiciones y actitudes totalmente contrarias a su verdadera idiosincracia y manera de ser.

Si con lo dicho no hubiera bastante para hacer reflexionar a las gentes que aún siguen creyendo en las buenas intenciones de la Iglesia, les aconsejamos dirijan sus miradas por encima de las montañas pirenaicas y se den cuenta por sí mismos de lo que allí ocurre: La dictadura eclesiástica más espantosa y feroz reina en España; ello para nadie es un secreto, su dominio en todos los aspectos es total. En España, nada, absolutamente nada, se puede hacer o realizar sin el consentimiento previo de la Iglesia. Ella manda y dispone de manera absoluta de las cosas y de las personas; a quienes no se doblegan ante sus despóticas, tiránicas y dogmáticas exigencias, a éstos no les espera otra cosa que la carcel, el presidio, la deportación o la muerte; al trabajador que con dignidad y hombria osa protestar de tanto atropello y tanta ignominia, la misma suerte le espera. He aqui, pues, lo que **verdaderamente** es la Iglesia, cuando ésta puede ejercer de manera impune y todopoderosa, su autoridad y su dominio... ¡Pero cuidado! donde la autoridad y el dominio de la Iglesia son relativos, ésta se ve obligada a emplear diferentes disfraces (democrática, liberal, progresista, etc., etc.,) y entonces, jugando con los codos, juego en el cual ella es maestra indiscutible, intenta abrir brecha y ganar puestos de ventaja entre las filas de las muchedumbres explotadas; lo que, precisamente, está haciendo en estos días de movimientos reivindicativos y agitación social.

Por lo que precede, pues, se puede constatar de que, nuestra posición en tal que trabajadores conscientes, en frente del maniobreo circunstancial de la Iglesia, es lógica y completamente natural. A nosotros nos cabe, sin duda alguna, el honor de ser los primeros en la lucha, contínua y permanente, que hay entablada desde hace ya milenios, entre el PROGRESO, en todos sus aspectos y variantes, y el OBSCURATTISMO más negro y retrógrado, encarnado en esta mil veces nefasta institución, llamada la Iglesia Católica, Apostólica y Romana, la que tan buen y perfecto maridaje hace con el régimen franquista, el cual mantiene, desde hace ya veinticinco años, a la desdichada España en la más espantosa de las miserias.

Vicente CAUDET.
Port de Bouc.

Para que las esperanzas...

(Suite de la page 5.)

cir; los que tenemos en cuenta las incalculables riquezas que encierran los mares, las prédicas alarmistas no son para nosotros tan alarmantes.

Esos Estados y religiones que se conduelen de los que pasan hambre, son los mismos que ametrallan las manifestaciones de desocupados que piden producir. Son los mismos que dejan pudrir o tiran al mar millones de comestibles para saciar la avaricia de los mercaderes. Son los mismos que encierran en cuarteles y conventos millones de seres en el ocio, donde se enseñan los prejuicios más ancestrales y los vicios más repugnantes. Son los mismos que en Chile y México, según noticias de nuestra prensa, desalojaron familias que se habían puesto a trabajar tierras baldías, cosas que suceden en las Américas y en todas partes. Tan flagrantes contradicciones nos prueban que los gobiernos son el principal origen de todos los males, de todos los cánceres. Y la manera de luchar contra tales males no es adoptando posturas y predicando ideas progubernamentalistas, sino posiciones y prédicas tendentes a minimizar el Estado, hasta destruirlo.

S. FERNANDEZ

FE DE ERRATAS

En el artículo intitulado «En el combate por la libertad», del compañero Faustino Piquer, aparecido en el nº 69 de «ESPOIR», involuntariamente fueron suprimidas unas líneas.

El párrafo — cuarto de la primera columna — que empieza así: «En la lógica de una inmensa...», debe leerse así:

«En la lógica de una inmensa cantidad de gentes prevalece la idea de que para conquistar la Libertad, **basta con derrocar una tiranía. ¿Podemos pensar que el pueblo ibérico habrá conquistado la libertad** (1) cuando por la violencia que se impone para ello haya terminado con las dos tiranías que le oprimen?. En concepto anarquista, fácilmente podríamos contestar; acostumbrados a enfocar los problemas en sus causas, atentos a las luchas sociales y al proceso histórico de la humanidad procuramos sacar las experiencias que nos permitan enjuiciar el futuro».

Rectificación que estimamos necesaria, para satisfacción del autor y conocimiento de los lectores.

(1) — Lo subrayado son las líneas que faltan en el texto publicado.

Sobre el 1º de mayo, ayer y hoy

Durante la vigencia de la reina Juana, en ciertas comarcas de Aragón, y a raiz de la sublevación de las Comunidades, fueron obtenidas por los campesinos las ocho horas de trabajo diarias. Este horario comprendia, en muchos casos, el tiempo de ida y vuelta al « tajo » y del « trago », pausa que se hacia para saciar la sed a media mañana y a media tarde. No sería necesario el añadir, por demasiado sabido, que, con la derrota de los comuneros, a los pocos años se volvió a trabajar de «sol a sol». Una vez más, ya bajo el reinado del fatídico Felipe II, el despotismo absolutista de la realeza habia ahogado las aspiraciones emancipadoras del campesinado. Después hemos de dejar pasar cerca de cuatro siglos, y todas sus luchas sociales, para que, en 1923, se adopte la jornada legal de ocho horas, que fué aplicada con demasiada parcialidad, puesto que los obreros estaban obligados a trabajar más horas si querian cubrir sus necesidades mínimas. Hubo, también entonces, excelentes ejemplos, localmente aislados, de la capacidad reivindicativa de nuestro pueblo y varios eran los lugares donde se trabajaba menos de ocho horas. Empero, la reacción, como así mismo la falta de cohesión de los propios trabajadores, hicieron que esas substanciales mejoras no alcanzasen al conjunto del movimiento obrero.

Hoy vemos que el tiempo, ese gran justiciero, no siempre obra como tal, máxime cuando las voluntades imperantes escriben la Historia a su gusto y manera, de suerte que quede siempre disculpado su actual proceder.

Primero de mayo, fiesta de los bajadores. Heróico símbolo de lo que tenia que haber sido nuestra emancipación, ¡ cuántas injusticias se cometen en tu nombre: Este año, como los anteriores, has sido festejado por las pompas papales y bencido, hasta la saciedad, por todos los servidores del gran Pontífice. En Moscú, el fascio-comunismo te ha enlodado, todavia, asociándote al desfile de poderosas máquinas trituradoras de hombres. Mao-Tse-Tung, nuevo Genjis Kan, ha ondeado sus monstruosas banderas rojas sobre cientos de miles de esclavos que mañana dejarán su piel en la construcción de carreteras de invasión a cinco mil metros de altura, como antes la dejaron otros en el levantamiento de las murallas medievales. Entresaco de «ABC» del 21 de abril: «En el campo del Real Madrid se construirá un gigantesco escenario, en forma de cruz, con una superficie de dos mil cuatrocientos veintidós metros cuadrados. Para recoger las canciones y las músicas en dicho escenario veinticinco micrófonos, y alrededor del campo cuarenta y ocho columnas sonoras. Un arco de treinta y dos metros de luz y cinco de altura enmarcará la salida de los participantes». ¡Y pensar que esta farsa monumental se lleva a cabo cuando hace solamente tres semanas, 5.000 campesinos de la región de San Lúcar de Barrameda se declaraban en huelga, porque se les paga algo más de la mitad de las 60 pesetas estipuladas hace poco como «salario mínimo» de todos los trabajadores españoles! Hace demasiado tiempo que el ridículo no mata a nadie. De lo contrario tendrian lugar un sin fin de entierros...

Sea dicho sin ánimo fatalista,, en cierto modo, esta no es solo la época de la desintegración del átomo; es, también, la de la desintegración del espíritu y de los valores humanos.

1º de mayo prostituido por casi todos los grandes de este mundo, ¿Como no te redimimos los propios trabajadores, restituyéndote tus auténticos rasgos de fraternal enlace manumisor de todos los productores? ¿ Cómo no te reivindicamos los obreros celebrando la memoria de tus innumerable mártires? Porque es que los que han introducido en el calendario gregoriano la Fiesta del Trabajo, han sido los sucesores, en linea directa, de los que enviarón al patíbulo a los mártires de Chicago. En honor a su ejemplar martirologio, no dejemos que se apropien de la magna fiesta de los explotados, los eternos explotadores de la clase obrera. Tras haber conquistado y perdido tantas veces la jornada de ocho horas, sacudamos la modorra de los humildes, ocasionada por un relativo — ¡cuán relativo! — bienestar material, volviendo a las fuentes del verdadero significado del Primero de Mayo: Los bienes naturales de la tierra y los creados por los trabajadores, pertenecen a todos los hombres por igual. Si este sencillo precepto se realizara. no seria necesario esclavizar a los obreros trabajando diez y más horas por día. Entonces, y solamente entonces, si que podriamos asentar, definitivamente, en nuestros corazones, la Fiesta del Trabajo.

HELENIO.

La C.N.T. ante el porvenir

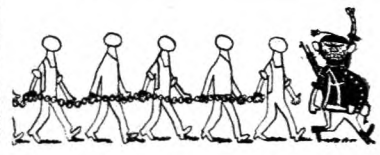
(Suite de la page 4.)

situaciones y las que indiscutiblemente surgirán al impulso de nuevas generaciones que desconocen nuestras luchas pasadas y que no se han forjado en el mismo yunque que nosotros. En hombres conscientes de la importante misión que todavía puede sernos reservada, hemos de prepararnos desde ahora, para ser consecuentes con nosotros mismos y con el interés superior de los ideales que habremos de defender. Se tratará de comprender y no de creernos infalibles, de aconsejar y de sugerir, en vez de imponer, y de soldarnos con los que no nos conocen, sin pretender que somos los únicos portavoces de la razón, porque si tal no fuese nuestra actitud, nos veríamos desplazados en un ambiente que podría ser de hostilidad, cerrándonos la posibilidad de ser útiles al ideal de cuya esencia tenemos el deber de impregnar, con inteligencia y constancia, a la clase trabajadora española.

Es precisamente en virtud de cuanto queda expuesto, que tengo el íntimo convencimiento de que el porvenir de la C.N.T. está estrechamente ligado a la aplicación o al desconocimiento de todo cuanto pone de relieve el verdadero carácter democrático de una organización. Las relaciones humanas, el respeto que nos debemos, la plena libertad de expresión, la consideración para todas las opiniones, la buena voluntad para superar las discrepancias y el firme propósito de colaborar y de resolver, en vez de criticar, he ahí las bases de un comportamiento moral capaz de aportarnos las máximas satisfacciones, por poco que nos esforcemos, en fraternal y sincera camaradería, a ponerlo inmediatamente en práctica, como norma de conducta que dará valor a nuestra acción y pondrá de manifiesto nuestra consistencia ideológica.

A. TARRAGO.

París, mayo de 1963.



En algo ha de conocerse

(Suite de la page 5.)

de pollos y buenas magras por doquier. Todo ello porque los «desacreditadores» del sistema franquista «no» tienen en cuenta, que «donde entra «tajá», no cabe «rebaná». Y si ciertamente los obreros marchan al Extranjero, en pos de un mejor vivir, es porque, en realidad, «no» saben los grandes «bienes» que se «pierden», alejándose de la tutela de su Excelencia.

Pero como en última instancia la «sana» opinión de cualquiera de esos especialistas en visión penetrante y calculante es la que vale, por ver las cosas de la España acaudillada con mayor «claridad» que los demás mortales, a fin de que la «original» obra del Caudillo mantenga su rango y su ritmo para subir los peldaños hasta la total «prosperidad» de España, Mr. Adlai Stevenson, jefe de la Delegación de los Estados Unidos en las Naciones Unidas, a su regreso a Wáshington, al ser interrogado acerca de su periplo por Francia, Alemania Federal, Bélgica y España, afirmó: »España ha sido el país, de los que acabo de visitar, en donde he encontrado más signos de progreso y prosperidad». Como bien puede leerse en el susodicho diario matritense.

Claro que en algo ha de conocerse la presencia y permanencia de intereses norteamericanos en el momio franquista, de los cuales no es ajeno el gran «demócrata» Stevenson.

Salvador INIESTA.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

UNION LOCALE DE TOULOUSE

Dimanche, 12 mai, à 10 heures précises, Assemblée Générale de l'Union Locale, au Siège.

Ordre du jour :

1) Position de la C.N.T., dans les grèves du Bâtiment.
2) Congrès National.

Tous les adhérents sont priés d'assister à cette réunion.

Le Secrétaire : **NAN.**

FEDERACION LOCAL DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo, día 19 de los corrientes, a las nueve y media de la mañana, en nuestro Local Social.

F.L. DE TOURS

Se convoca a todos los afiliados de esta F.L., a la asamblea que celebrará, el día 26 de mayo, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

FEDERACION LOCAL DE HOUILLES

Los compañeros de esta F.L. pertenecientes a la Agrupación Cenetista de Tarrasa (Relación y Solidaridad), nos comunican haber destribuido la suma de 160 frs., entre los cuatro comañeros que la Agrupación ayuda solidariamente en Francia. Para el interior, queda reservada la suma de 40 F.

La Comisión de Tombola hace saber, que hasta la fecha, no han sido reclamados los premios correspondientes a los números 7390, 1799, 4037, 6004 y 1630.

El plazo de validez de los números termina el 30 del próximo mes de junio.

Houilles, mayo 1963.

EL COMITE.

F.L. DE MONTPELLIER

Esta F. Local, comunica a todos sus afiliados, que las reuniones se celebrarán los sábados por la noche, todo el verano, hasta el mes de septiembre. Con el presente aviso, quedan todos convocados para la próxima asamblea que tendrá lugar, el sábado, 18 de mayo, a las 9 de la noche, y el domingo, 19, a la Jira en el conocido y agrable lugar de Bionne.

FEDERACION LOCAL DE ALBI (Tarn)

Esta F. Local, pone en conocimiento de sus afiliados y simpatizantes que, para el domingo, 2 de junio, organizará un Car para asistir a una jornada de Expansión Recreativa, a la Concentración de carácter departamental, que se celebrará en Montredon Labessonne, a 8 km. de Réalmont. Organizada por la C. de Relaciones del departamento. Salida de Albi, a las 8 de la mañana, de la plaza de los autobuses. Para suscribirse, dirigirse a los compañeros R. ALfonso y A. Martinez.

CONFERENCIA DE MONTLUÇON

Organizada por el Grupo de la F.A.F. de esta localidad, tendrá lugar, el domingo, día 19 de mayo, a las 10 de la mañana, en la Sala de Fiestas del Edificio Comunal, una conferencia pública a cargo del compañero Maurice Joyeux, quién disertará sobre el tema: «Le vrai visage du syndicalisme».

Quedan invitados todos los simpatizantes y amigos.

EN CACHAN (Seine)

Gran reunión de información de Alianza Sindical, para el domingo, 19 de mayo 1963, en la Mairie de Cachan (Seine), en la que intervendran los siguientes compañeros: Antolin Alberdi, por la S.T.V., Evaristo Esposito, por la U.G.T., Ramón Alvarez, por la C.N.T. Este acto será presidido por J. Puentes, del Comité local de Alianza Sindical, y por el compañero P. Martin, por la C.G.T.-F.O., de la Union Local.

ATENEO ESPAÑOL DE TOULOUSE

Este Ateneo celebrará Asamblea General extraordinaria, el domingo, 19 de mayo, a las nueve de la mañana, en su local social, 14, rue de l'Etoile. Abrirá debate un informe de la Junta. Se encarece asistencia a todos los socios.

F. I. J. L.

Jóvenes españoles que residís en la localidad de Tours y poblaciones limítrofes, la Federación Local de Tours de las FF. LL., os invita a asistir en gran número a la conferencia que este organismo juvenil, dará el día 19 de mayo del año en curso, a las 9 h. 30 de la mañana, en los locales de la Bolsa del Trabajo de Tours, tema:

«Historial del Primero de Mayo, y perspectivas para el porvenir de España».

Será tratado por un compañero de la Comisión de Relaciones de la F.I.J.L. en el Exilio.

Jóvenes españoles en general y con más atencion a los recien llegados de España, que teneis ansias y aspiraciones de superaros y comprender los problemas que nos rodean, asistid en gran número a escuchar lo que nos expondrá otro joven como todos nosotros, que no tiene más deseo y esperanza que en un parvenir no muy lejano, se pueda vivir libremente en España.

JIRA DE LAS J.J. L.L. EN PERPIGNAN

Las Juventudes libertarias de Perpignan organizan, deseando que sea del gusto de todos, una jira que tendrá lugar el día 19 de mayo, en la comarca de las cerezas: campo de Nogarède, en Céret.

Están invitados a esta salida todos los compañeros y simpatizantes de Perpignan.

El autocar saldrá de la plaza Arago a las siete de la mañana.

Rogamos la máxima asistencia.

F.I.J.L. EN EL EXILIO

La Federación Local de Tours invita a todos los compañeros de las JJ. LL. de Tours, a nuestra asamblea general, que se celebrará el día 26 de mayo 1963, a las 9 h. 30, en el lugar de costumbre.

⁂

PARADEROS

Manuel Martin, recien venido de Argelia, pregunta por Victor Villega y José Perez. Deben de estar en México. Escribir a Manuel Martin, 10, rue Plantade, Montpellier (Hérault).

Por asuntos de familia se ruega a quien pueda dar noticias de Marius Ferrer Pasal, recien llegado de España, se dirija a Roman Meler, 95, rue Charonne, Paris-11e.

F.L. de "Los Salvajes" - Castres (Tarn)

Al margen de una conferencia

El día 31 de marzo, esta Federación Local organizó una conferencia a cargo del compañero J. Borraz, bajo el tema: *«Situación actual del problema español»*.

Esta Conferencia fué una magnífica y amplia exposición de todos los factores que concurren para la solución de dicho problema. El conferenciante fué desarrollando estos temas haciéndose a sí mismo preguntas y respuestas susceptibles para dicha solución. Hace comparación de los elementos del Interior y del Exterior, opuestos al régimen franquista, llegando a la conclusión de que todos ellos son necesarios. Manifestó que la primera fase de solución es de tipo político y a tales elementos corresponde la conclusión de plataformas.

Manifestó que la C.N.T. cometió un error al formar parte del Gobierno y que bajo ningún concepto debía renovarse la pasada experiencia. Las Organizaciones obreras tienen sus problemas propios que, al igual que la C.N.T., sólo en una situación de libertad puede desarrollarse. En consecuencia, la necesidad de apoyar e impulsar toda posibilidad de hundimiento del régimen actual español.

Habiéndose dirigido a este Secretariado el compañero Borraz diciéndole que han circulado rumores que en dicha Conferencia había afirmado que la C.N,T. debía colaborar estableciendo Alianzas con falangistas arrepentidos, afirmamos responsablemente no haberse manifestado en tales conceptos, ni en la exposición del compañero Borraz y mucho menos en la intención de ello. Lo que manifestamos para conocimiento de propios y extraños. Emplazamos a quien haya provocado dichos rumores a que responsablemente lo demuestre.

La crítica es signo de superación, si es hecha con responsabilidad; cuando esa crítica se hace solapadamente, sólo tiende a desprestigiar e incapacitar a los compañeros. Las Organizaciones que la toleran conservan en su seno el germen de la destrucción. Porque de la calumnia siempre algo queda.

El texto de la presente nota ha sido acordado en asamblea general el día 5 de mayo.

Por la F. L., el Secretario:
GERVAS.

Castres, 7-5-63.

GRAN MITIN EN EVREUX

el 26 de Mayo, a las 9 h. 30 de la mañana, en la Bolsa del Trabajo

Harán uso de la palabra:

Nardo IMBERNON, de las JJ. LL.

Ramón Alvarez, de la F.L. de París

Federica MONTSENY, directora de «ESPOIR»

Presidirá el acto un miembro de la Federación Local de Evreux

NECROLOGICA

ANTONIO A. FREIRE

Antonio Alonso Freire, de 63 años de edad, oriundo de un pequeño pueblo de la provincia de La Coruña, miembro del Centro Libertario, de Nueva York, ha fallecido en un pueblo cercano a esta ciudad (Staten Island), el día 8 de abril 1963, víctima de un ataque cardiaco mientras desempeñaba las faenas diarias de su trabajo.

Así está todo el Continente Americano, sembrado de pedazos rotos de la máquina humana que, por orden natural de las cosas y el desgaste del diario bregar, pierde el ritmo de su movimiento normal a veces por causas de lubrificantes inadecuados, otras por atenciones descuidadas. No resiste la presión constante, requerida por el movimiento acelerado y sucumbe ante la desenfrenada avaricia que los tiempos modernos exigen en la producción industrial: Para enriquecer a tiranos.

A.M.

CENTRO LIBERTARIO NUEVA YORK

De interés familiar:

Se ruega a quienes puedan facilitar la dirección de Juan Alonso Freire, hernmano del fenecido, que (según informes) reside en algún lugar en California. Diríjanse lo antes posible a la siguiente dirección: **José Hernández, P.O. Box 1, Cooper Station, New York 3, N.Y. (UU.S.A.).**

Se trata de asuntos legales que sólo los familiares pueden atender.

FESTIVAL DE S.I.A. EN TOULOUSE

El domingo, 19 de mayo, por la tarde, tercera manifestación artística de la temporada, a beneficio de S.I.A., consistiendo en un escogido programa de **Variedades,** representado por el elenco artístico del propio Grupo, con sus nuevas adquisiciones.

Acompañamiento al piano: Prof. Mme Ramis.

Empezará el espectáculo a las 3 horas y media, en el local social del Grupo «Terra Lliure»,, 48, rue de la République, Toulouse.

Velada que, tanto por su valor artístico, como por el carácter solidario a qué está destinada, merece ser secundada con la asistencia de todos.

☆

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE

21 Juillet

CAMARADES!

Retenez cette date pour assister au Festival annuel de S.I.A. à Toulouse.

Documentacion para un libro

Antonio Vilanova, residente en Av. Juárez N° 5.108, Apartado Postal N° 696 de Chihuahua, Chih., México, suplica se le proporcione el mayor material informativo posible: bibliográfico, anedóctico y fotográfico, acerca de la intervención de españoles exilados, en los diferentes episodios de la Segunda Guerra Mundial. Especialmente:

Campos de Trabajo en Francia; Maquis Francés; División Leclerc; Bir Hakeim; Campos de Concentración Nazis; Frente Soviético; Cruce de Salerno; Tobruk; Sahara; Ejército Clandestino Polaco; Narwick; Dunkerque; Fuerza Expedicionaria Inglesa; Indochina; Filipinas, etc.

Se trata de hacer un libro o folletos, relatando las diferentes etapas, con las intervenciones personales de los españoles. Por ello, también resultará útil indicar direcciones de personas, instituciones u otras entidades que puedan ampliar el caudal de datos.

Se les garantiza a las personas que accedan a prestar libros, revistas, fotografías, etc., la devolución de los mismos en un período breve.

Los libros detallados a continuación me interesan mucho. Los acepto prestados o vendidos.

Si me los prestan me comprometo formalmente a devolverlos en un plazo no mayor de ocho días, a partir de su recibo.

Si me los venden, enviaré anticipadamente su valor en un Giro en Dólares sobre New-York o Paris.

*

Jean-Marie Joseph Torris: «Narwick». Paris 1942.

Manuel Torres Campaña: «Narwick».

Roger Vailland: «La Bataille d'Alsace». Nobre-Dibre, 1944. Fotografías de Germaine Krull. Paris, J. Haumont, 1945.

Guy Merle: «L'Assaut avec la E.M.D.B. Caen». Imprenta artística Malherbe, 1949, 152 pages.

Raymond Sereau: «L'Expédition de Norvège». 1940, Baden-Baden. Régie autonome des publications officielles, 1946, 146 pages.

Jean D. Esménard, vicomte, 1893: «Les Nomades de la Gloire». par Jean d'Esme (pseudo. Paris. «L'Epopée de la Division Leclerc», Publications Techniques et artistiques, 1944, 245 pages.

France. Armée, 2e Division Blindée. La 2e D.B., général Leclerc, combattants et combats en France, présentés par un groupe d'officiers et d'hommes de la Division, Paris. Arts et métiers graphiques, 1945. 316 pages.

Isabel de Palencia: «Smouldering Freedom»; «The Story of the spanish Republicans in exile». New-York. Logmans, Green & C°. 1945.

Pierre O. Lapie: «With the Foreing Legion at Narwick». Londres, J. Murray, 1941.

Aymani Baudina, L. «Pagines d'un Livre Inédit»; «L'Infern d'Argelès en R. de CA.», 1939.

José Ballester Gozalvo: «Los republicanos Españoles y Francia en NE, V». Febrero 1940.

F. Pazos Contreras: «Alambradas». Editorial Iero SA. Paris, 1950.

Federica Montseny: «Pasión y muerte de los españoles en Francia».

C.N.T. A.I.T.

La C.N.T. Francesa en conjunto con la Comisión de Relaciones del Núcleo de Orleans, en Tours, organízan para el día nueve de junio del Mil nueve cientos sesenta y tres, un:

GRAN MITIN

de Reafirmación Anarco-sindicalista,
en el que tomarán la palabra los compañeros:

Nardo IMBERNON, por la F.I.J.L.

Raymond EAUCHOIS, por la C.N.T. Francesa.

Ramón ALVAREZ, por la C.N.T. de España en el Exilio.

Federica MONTSENY, por la A.I.T.

Compañeros, españoles, todos acudid en gran número a escuchar la voz del Anarco-Sindicalismo. Demostremos nuestro repudio a todas las dictaduras y particularmente la que sufrimos en España, acudiendo todos a este mitin.

Así es que reservémonos la fecha del día 9 de junio.

Por la tarde del mismo día, se dará un festival a cargo del grupo artístico de Mosáicos Españoles de París. El beneficio del mismo se dará para el fondo Pro-España Oprimida.

Leer nuestra prensa. En próximo comunicado, daremos a conocer concretamente la sala y lugar de la misma en que se celebrarán estos actos.

Vu de Washington

DANS LES MEANDRES
des pensées de Kroutchtchev

M. Joseph Alsop, l'un des grands journalistes de l'heure, a commis l'une des pires fautes pour un commentateur de l'actualité politique en tentant de démontrer, l'autre jour, que Khrouchtchev était en danger de perdre le pouvoir, puisqu'il avait dû faire de grandes concessions aux militaires pour obtenir leur appui dans la querelle avec les Chinois.

Les spécialistes des services secrets américains ont bien ri de l'article d'Alsop. Ils ne prétendent pas que Khrouchtchev ne peut pas perdre le pouvoir ni qu'il ne va pas rompre les relations avec les Chinois, mais ils affirment qu'on ne peut être sûr de rien, pas plus Alsop qu'eux.

M. Alsop a fondé son raisonnement surtout sur la nomination de M. Ustinov au poste de chef de la production pour l'économie russe tout entière.

L'HOMME DES MILITAIRES

Vu que M. Ustinov a été pendant quinze ans chef de la production industrielle militaire, sa promotion, d'après Alsop, indique que les militaires ont forcé Khrouchtchev à accepter leur homme pour le plus important poste économique du pays.

Mais il y a une toute autre gamme d'explications possibles, disent les « kremlinologues » de Kennedy. Par exemple, tout comme pour les Etats-Unis, la vie économique de l'U.R.S.S. est si gigantesque qu'elle est empreinte de mystère. Les dix dernières années ont démontré qu'il est très difficile de prédire ce qui va se passer sur le plan économique dans une nation de la taille de celle des Etats-Unis.

Même les divers miracles européens sont très difficiles à expliquer.

LE MYSTERE ECONOMIQUE

La France, la Suède, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne, tous ces pays ont accompli des choses extraordinaires dans le domaine de la production, mais pour des raisons différentes. Les Pays-Bas et l'Allemagne ont progressé par l'entreprise privée; la Suède a marché à merveille avec une économie mixte (entreprise privée soumise à un plan étatisé).

Khrouchtchev, lui, change de plan chaque année. Tout de même, en certains domaines, son économie ne fonctionne pas bien, malgré qu'il ait des pouvoirs presque illimités en comparaison de ceux des leaders occidentaux. Ce n'est que dans le domaine de la production militaire industrielle que la Russie ne semble pas commettre d'erreurs.

Serait-ce parce que, dans ce domaine, la consommation peut être prévue avec exactitude ? Les usines militaires sont assurées d'avance que leurs produits seront acceptés. Elles ont priorité pour le recrutement de la main-d'œuvre spécialisée et l'approvisionnement en matières premières.

Elles ne dépendent pas, comme l'agriculture, du mauvais temps et de salaires modestes. Les ouvriers des usines militaires de l'U.R.S.S. sont très bien payés.

UNE RESOLUTION

Dans les autres secteurs de l'économie russe, ce n'est pas la même chose. L'Union soviétique, tout comme les autres pays industrialisés, est en train de subir une révolution. De plus en plus, elle a besoin de techniciens et d'hommes de science; ce sont là des personnes qui sont moins faciles à discipliner ou à intimider que l'ancien prolétariat.

Un homme de science représente un investissement énorme. Il n'est pas facile à remplacer. S'il est mécontent, on ne peut pas le liquider. On doit lui faire des concessions.

Ce principe a été accepté dans l'industrie militaire, il y a longtemps. Cette industrie a corrigé ainsi la plus grosse des fautes de Marx qui, dans ses plans, ignorait complètement la psychologie humaine, l'impossibilité de demander à l'homme moyen de travailler tout le temps par amour du pays, sans amélioration des conditions de vie.

LE RENDEMENT

Le même principe fut appliqué dans d'autres secteurs de l'industrie où le travailleur russe est payé selon son rendement. C'est assez facile à faire dans l'industrie où l'usine appartient à l'Etat, où le travail de chacun est facile à mesurer et où la cause d'un rendement insuffisant peut être facilement déterminée.

Mais ce n'est pas aussi facile dans le secteur économique qui s'occupe de distribution et de services, ni dans l'agriculture. Si un vendeur de magasin ne vend pas, est-ce sa faute ou celle du public qui ne veut pas des produits de l'Etat ? L'U.R.S.S. se vit forcée de tenir compte non seulement des besoins de ses consommateurs, mais aussi de leurs désirs.

ELEMENT TROUBLANT

Cela introduisit un élément troublant dans la pensée marxiste, surtout que les travailleurs étatisés s'arrangeaient pour faire de la libre entreprise, pour bricoler des choses qui se vendaient sur le marché noir beaucoup mieux que les produits semblables et moins chers de l'Etat.

Le parti communiste s'est acharné à éliminer cette manifestation de libre entreprise, mais la leçon était donnée : l'appât du gain influençait la production.

Comment faire la part de l'appât du gain en agriculture ? Après trente années d'efforts, les fermes collectives représentent le plus grand échec communiste.

Dans ce domaine, également, la libre entreprise continue d'avoir un succès fou. Chaque paysan collectivisé a droit à un quart d'acre qu'il cultive pour son propre profit. Ces lambeaux de terre produisent plus du tiers du rendement agricole total de l'U.R.S.S. Ils produisent la moitié du lait consommé en Russie, la moitié des œufs, un tiers de la viande.

L'ECHEC AGRICOLE

Les fermes collectives, par contre, ne produisent que très peu. L'U.R.S.S., aujourd'hui, produit moins de nourriture qu'en 1913. Pourtant, elle emploie plus de 40 % de sa population dans l'agriculture.

La leçon est évidente. Il faut permettre la propriété privée dans l'agriculture; il faut des coopératives privées pour la gérance et l'utilisation des machines agricoles. C'est ce que font la Pologne et la Yougoslavie.

Mais, dans les villes, les communistes se débattent. Payer un ouvrier selon son rendement, c'est acceptable, mais permettre la propriété privée, c'est une autre paire de manches. Cela mènerait forcément à une transformation radicale du système politique.

PAS DOGMATISTE

Khrouchtchev, qui n'est pas très dogmatiste, ne semble pas avoir tellement peur de ces changements. Mais plusieurs de ses collègues ont la frousse et continuent à parler de l'application de méthodes industrielles à l'agriculture.

L'un des principaux théoriciens de l'industrialisation de l'agriculture est M. Ustinov. Cela n'est pas nouveau, mais cela n'a jamais marché jusqu'ici.

Il n'est pas du tout inconcevable que M. Khrouchtchev ait donné ce poste de « tsar » de l'économie à M. Ustinov pour qu'il s'y « casse la gueule ». Voilà la plus probable des explications de la promotion de M. Ustinov. Mais il n'en reste pas moins que l'on ne peut prétendre connaître les raisonnements de Khrouchtchev.

LES GENERAUX SONT CHAUVINS

Quant aux généraux auxquels, d'après M. Alsop, Khrouchtchev a dû faire des concessions pour obtenir leur appui contre les Chinois, pourquoi s'imaginer qu'ils sont plus pro-chinois que Khrouchtchev ? Un général, d'habitude, c'est chauvin. Cela raisonne selon le terrain, les milles carrés à défendre. Et les Chinois revendiquent du territoire russe.

Certes, les généraux veulent des crédits plus grands que ne leur en accorde Khrouchtchev. Mais leurs chefs sont membres du Comité central du parti. Ils savent très bien quelle est la situation.

Un soulèvement militaire en Russie n'est pas probable. Ce qui s'y passe est l'équivalent du malaise américain : il n'est pas facile de vivre continuellement dans une impasse, face à l'ennemi.

M. P. DEAN.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Création d'une caisse de prêts au logement
pour les réfugiés non établis en France

La jouissance d'un logement satisfaisant est l'une des conditions les plus importantes de la stabilisation des réfugiés; aussi le logement a-t-il absorbé une part considérable des fonds dépensés jusqu'ici en France dans le cadre des programmes du Haut-Commissariat aux Réfugiés.

Cependant certains réfugiés ne remplissant pas les conditions requises pour bénéficier d'une aide au logement dans le cadre de ces programmes, parce qu'ils sont soit non handicapés, soit arrivés en France après le 1er janvier 1961. Or, nombre de ceux-ci ne sont pas en mesure d'effectuer la mise de fonds initiale nécessaire pour se procurer un logement convenable, qu'il s'agisse d'accéder à la propriété d'un logement neuf ou ancien ou de faire agrandir ou remettre en état le logement qu'ils occupent.

C'est pour apporter une solution à ce problème que le Haut-Commissariat, en accord avec le Gouvernement français, l'Association pour l'Etablissement des Réfugiés Etrangers, et un établissement bancaire (l'Union de Crédit pour le Bâtiment), a décidé de créer une Caisse de prêts au logement. Cette Caisse pourra octroyer des prêts jusqu'à 30.000 F pour une longue durée (jusqu'à dix ans), et à des taux d'intérêts inférieurs à ceux habituellement appliqués dans le secteur privé.

Les prêts envisagés s'adressent essentiellement à des réfugiés :

— sous mandat du Haut-Commissaire;

— non logés ou mal logés;

— disposant de revenus suffisants pour faire face aux remboursements qui leur incomberaient, au titre non seulement de la Caisse de prêts, mais des autres dettes qu'ils auront dans la plupart des cas à contracter pour accéder à leur logement;

— n'ayant pas cependant des moyens suffisants pour faire face aux charges normalement exigées pour obtenir un logement analogue.

Les demandes établies sur le formulaire prévu à cet effet, et accompagnées, s'il y a lieu, de pièces justificatives, seront adressées au Secrétariat de l'A.E.R.E., 23, rue La Pérouse, Paris (16e).

Les demandes recevables feront, si nécessaire, l'objet d'un complément d'enquête de la part du Secrétariat de l'A.E.R.E. Un conseiller au logement assurera, à des dates qui seront communiquées ultérieurement, une permanence spéciale afin de répondre aux demandes de renseignements des Agences ou des Réfugiés et, le cas échéant, de recevoir lui-même certains candidats.

Les réfugiés qui seraient intéressés par cette possibilité exceptionnelle qui leur est offerte pourraient obtenir tous renseignements et les imprimés nécessaires à l'établissement de leur demande :

— soit auprès de l'Agence avec laquelle ils sont habituellement en relation;

— soit auprès de l'Assistante sociale du Service Social d'Aide aux Emigrants des départements dans lesquels ils résident;

— soit enfin auprès du secrétariat de l'A.E.R.E., 23, rue La Pérouse, Paris (16e).

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

UN SONGE DE SOCRATE

A la tombée du jour, le riche Echécratès avait appelé avec mystère le jeune Socrate. Après une longue conversation incertaine, il lui avait remis le livre d'Anaxagore, disant :

— Cache ce rouleau précieux sous ton manteau et garde-le en souvenir d'un ami.

Le jeune homme avait rougi de plaisir à l'idée qu'un tel trésor lui appartenait. Cependant, sa malice s'égayait, intérieure, aux dépens du riche et avare Echécratès. Il ne donnait pas le volume pour causer une joie à autrui, mais pour écarter de lui-même un danger. Trois fois, il avait fait promettre trois fois que si l'ouvrage était découvert, le nouveau propriétaire n'avouerait à personne d'où venait le papyrus impie.

Sous son manteau, Socrate sentait le rouleau lui ronger le sein comme une bête capturée ou comme un désir d'amour. Il courait vers sa demeure, heureux d'une claire nuit de lecture et de philosophie. Hélas! il trouva sa lampe vide. Il lui restait plusieurs menues pièces d'argent, trois oboles, une diobole, deux demi-oboles, en tout une drachme. Mais il ne pouvait acheter d'huile à cette heure tardive : les marchands dormaient derrière leurs portes fermées, ou ils s'égayaient loin de chez eux derrière les portes fermées des courtisanes.

D'ailleurs, il destinait sa petite fortune à une autre joie.

Son frémissement vers la lumière attendue lui permit peu de sommeil. Le jour n'était encore qu'une pâleur de promesse et déjà le jeune Socrate essayait de lire.

Il négligea d'aller au chantier du Parthénon où l'attendait un bloc à dégrossir et, après ce travail, un salaire suffisant à ses médiocres besoins de quelques jours.

Au bonheur tendu de la lecture, il avait usé la matinée.

Puis il avait dépensé sa drachme pour entendre le grand sophiste Prodicos de Céos.

Ainsi, il s'était enivré, un même jour, de deux joies rares. Il se réjouissait encore parce que, s'étant abstenu de tout aliment, son esprit lui paraissait une lumière plus pure.

Mais il était déjà trop sage pour continuer le jeûne plus longtemps. Demain, il irait au chantier, ferait la besogne retardée, toucherait son salaire. Puis, de nouveau, loin des labeurs serviles, il s'offrirait de sobres nourritures, pain, figues, olives, et quelques journées de lecture libre et de libre méditation.

Allongé sur sa couche, il agitait en lui les paroles d'Anaxagore concernant l'Esprit ordonnateur du Cosmos, les paroles de Prodicos touchant les belles lois que la nature a mises en nous et que contredisent les lois arbitraires de la Cité. Mais déjà il donnait aux choses dont parlait Prodicos des noms nouveaux : son mépris appelait « lois écrites » les ordres tyranniques; son respect et son amour appelaient « lois non écrites » les lois vivantes dans les vivants.

Cette fois encore, il fut long à s'endormir. Quand enfin le sommeil l'enveloppa, il fut visité d'un songe :

☆

L'Esprit lui apparaissait, beau non comme un dieu d'Homère ou de Phidias, mais comme une rayonnante lumière. Ses rayons pénétraient graduellement, et bientôt jusqu'aux derniers confins, on ne sait quel chaos ténébreux. Un enfant qui pleurait cessa larmes et cris parce que sa mère accourue lui sourit et le berce. Tel, le chaos sentait les riantes, les berceuses, les victorieuses caresses de lumière débrouiller sa confusion, multiplier les formes et les harmonies. Il devenait tout entier forme lui-même, et harmonie, et Cosmos. L'Esprit rayonnait gloire et bonheur, vaste ouvrier qui a réussi un immense ouvrage. Et Socrate était une conscience heureuse du bonheur et de la beauté universels.

Mais il sentit son bonheur se détacher en quelque sorte de lui et s'éloigner ricanant. Entre ses yeux et le Cosmos lumineux, se dressaient, étranges, les paroles de Prodicos touchant l'opposition entre les lois de la Cité et les lois de la Nature. Elles dressaient une ombre vague et inconsistante, qu'un souffle de volonté ou une lumière de pensée va, semble-t-il, disperser à jamais. Mais non. L'ombre grandissait, s'épaississait, prenant la similitude d'un homme de plus en plus gigantesque, elle noyait enfin toutes choses de désordre et de nuit. Le dormeur se demandait comment l'homme a pu s'écarter de la nature, quelle force plus grande que les lois non écrites lui a fait inventer les ridicules et cruelles lois écrites.

Anaxagore, se montrant à ses yeux, expliqua :

— L'Esprit a débrouillé le chaos des choses; il a laissé à l'homme le soin et la gloire de faire lui-même un Cosmos avec son propre chaos.

— L'homme ne fait-il donc point partie de la nature ? s'étonnait Socrate.

Mais Anaxagore avait disparu et nulle réponse ne venait de nulle part.

Maintenant le songe transportait le dormeur dans une forêt où les fauves dévoraient les bêtes faibles. Du grand cri silencieux des cauchemars, Socrate criait son angoisse :

— O Anaxagore, l'Esprit vit-il dans la bête de proie ou meurt-il dans la proie ?

En un fourré écarté, un vieux loup perclus se mourait de faim. Et le jeune philosophe ne savait s'il enveloppait de plus de pitié douloureuse ce mourant, de plus de pitié heureuse les victimes sauvées par sa mort. Dans un arbuste, une toile tendue n'approvisionnait plus l'araignée guetteuse, car la saison finissante était pauvre en insectes. Sèche et grise comme une morte, l'araignée agonisait parmi les cadavres vides des moucherons.

— Esprit, Esprit, as-tu vraiment débrouillé le Chaos ? nom-

(Suite en page 3.)